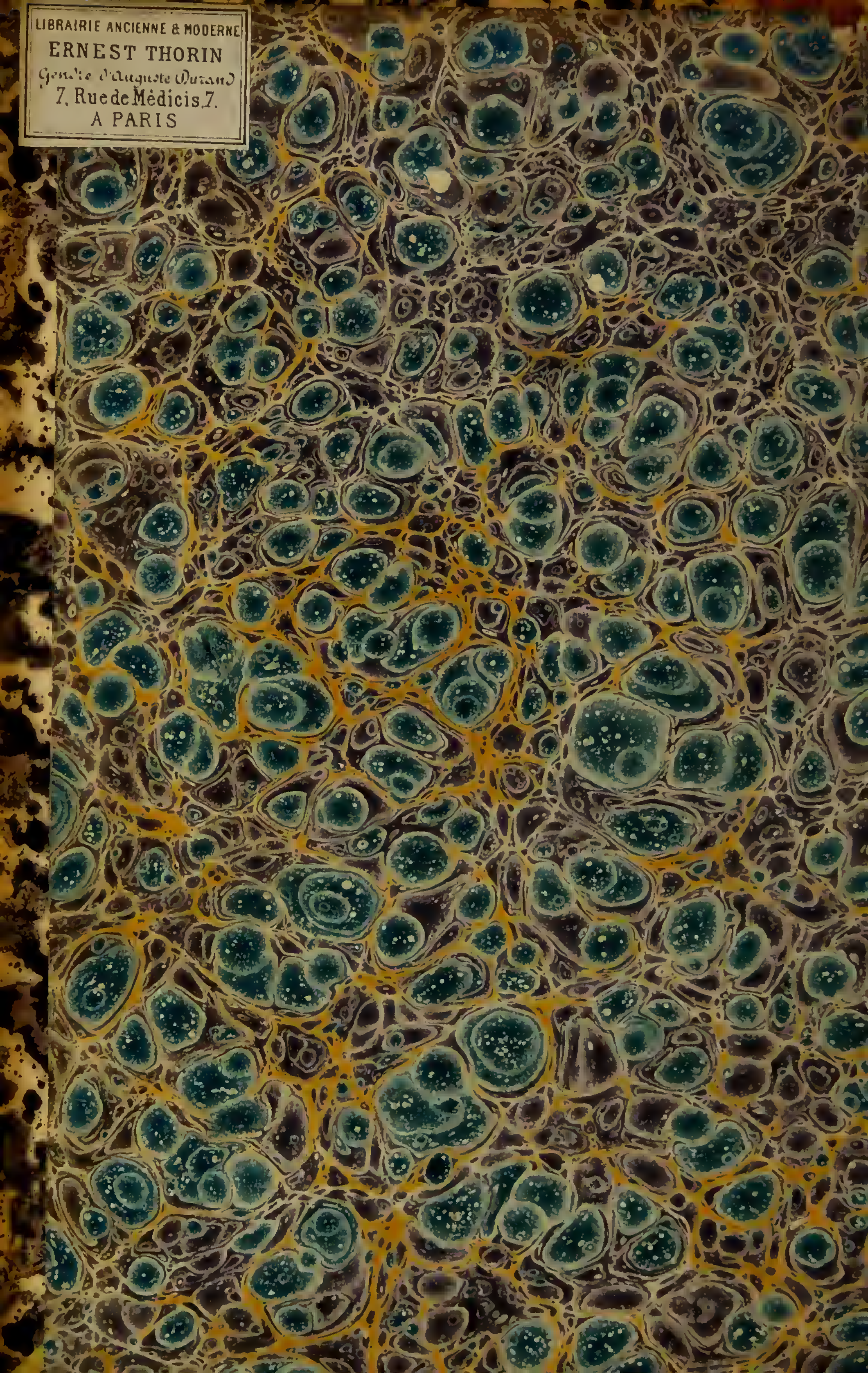
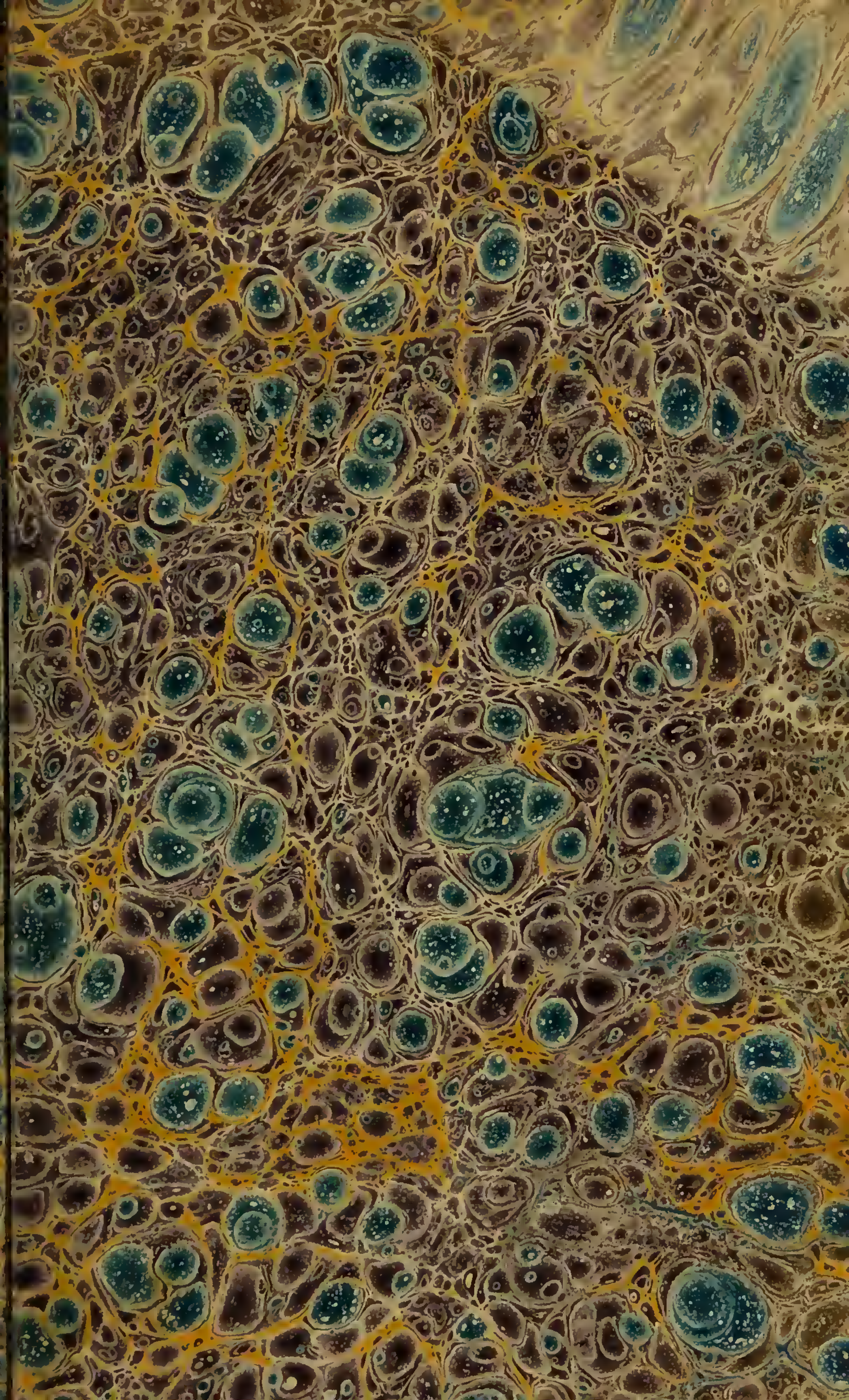



LIBRAIRIE ANCIENNE & MODERNE
ERNEST THORIN
Gendre d'Auguste Durand
7, Rue de Médicis, 7.
A PARIS



DU DEGRÉ DE CERTITUDE
DE
LA MÉDECINE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

DU DEGRÉ DE CERTITUDE

DE

LA MÉDECINE,

PAR P. J. G. CABANIS,

Membre du Sénat conservateur, de l'Institut national ; de l'École et Société de médecine de Paris, etc.

TROISIÈME ÉDITION,

Précédée de l'éloge de M. Cabanis, par M. le chevalier RICHERAND, professeur de la Faculté de médecine de Paris, etc.

Νῦν δ' αὐτὴ ἡ ἀνάγκη ἰητρικὴν ἐποίησε ζητεῖσθαί τε καὶ εὑρεθῆναι ἀνθρώποισιν.

ΙΠΠΟΚΡΑΤ. *περὶ Αρχ. ἰητρ.*

A PARIS,

Chez CAILLE et RAVIER, Libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 17.

1819.

ÉLOGE DE M. CABANIS (1).

M. Pierre-Jean-Georges CABANIS, membre du Sénat et de l'Institut national, commandant de la Légion d'Honneur, professeur de l'École de Médecine de Paris, et de plusieurs sociétés savantes, naquit le 5 juin 1757, dans la petite commune de Conac, près Brives, département de la Corrèze. Ses succès dans les études de son enfance n'annoncèrent point ceux qu'il devait obtenir un jour, soit que les germes de ses dispositions heureuses n'existassent point encore, ou que ses maîtres n'eussent pas le talent de les développer; seulement on pouvait dès lors apercevoir en lui un caractère ferme jusqu'à l'opiniâtreté, et que révoltait la seule apparence de l'injustice. Conduit à Paris vers la fin de sa quatorzième année, il offrit tout à coup le spectacle inattendu de la passion la plus ardente pour l'étude, et de la plus rare aptitude pour tous les genres de connaissances.

(1) Cet éloge fait partie du Discours prononcé par M. le chevalier Richerand, le 24 novembre 1808, à la séance publique de l'École de Médecine de Paris : *in*-4. *Paris*, 1808, de l'imprimerie de Didot jeune.

Son éducation était achevée, lorsque ses parens, désirant en recueillir les fruits, le rappelèrent auprès d'eux. Mais comment résister à cette voix intérieure qui avertit le talent de sa force, et lui garantit le succès? M. Cabanis ne put se résoudre à voir s'évanouir ses espérances les plus chères; il aima mieux accepter pour quelque temps la place de secrétaire d'un grand seigneur polonais, le prince Massalsky, évêque de Wilna, et le suivre en Pologne. Deux années de séjour dans cette contrée le mirent à même d'observer de près ce gouvernement qui renfermait en lui les causes, et présentait déjà les symptômes d'une destruction prochaine.

De retour à Paris, M. Cabanis suivit avec une nouvelle ardeur la carrière des lettres. L'Académie française ayant proposé pour prix la traduction en vers d'un fragment d'Homère, il entreprit celle de l'Iliade entière. Cet ouvrage, abandonné pour la médecine, vers laquelle le dirigea le besoin de choisir un état et d'obéir aux vœux de sa famille, fut repris ensuite dans les instans de loisir que lui laissaient des occupations plus sérieuses. Il y était ramené par son goût naturel pour la poésie et par ce charme invincible attaché à toutes les productions de la jeunesse; aussi la traduction est-elle aujourd'hui presque entièrement achevée. Si

jamais elle voit le jour, peut-être la langue anglaise cessera-t-elle d'être la seule dans laquelle les idées du premier des poètes aient été dignement exprimées, et Pope sera-t-il égalé.

M. Cabanis porta dans l'étude de la médecine l'ardeur avec laquelle il s'était livré à la culture des lettres. Hippocrate le remplit d'un enthousiasme égal à celui que lui avait inspiré Homère. Il l'admirait à la fois comme historien exact des maladies, et comme excellent écrivain : car, familier avec la langue grecque, il ne perdait rien des beautés de son style, trop souvent défiguré par l'infidélité des traducteurs. Il puisa donc les premiers élémens de son art aux sources antiques et pures de la médecine grecque; son éducation médicale ne fut même point sans quelque analogie avec celle que recevaient les Asclépiades. Comme eux, il fut initié aux plus sublimes connaissances de notre art, et ses premiers pas dans la carrière difficile de la pratique furent dirigés par un maître à la mémoire duquel il a si souvent prodigué dans ses écrits les témoignages de la reconnaissance la plus durable. Dubreuil, médecin philosophe, vivait alors à Saint-Germain, où l'alloit chercher en foule un monde frivole, en cette occasion juste appréciateur du mérite modeste et caché.

Dubreuil devina sans peine le talent de son

nouveau disciple, et l'admit en tiers dans cette liaison si touchante qui existait entre lui et l'écrivain Pechméja ; amitié parfaite dont l'antiquité fabuleuse peut presque seule nous fournir le modèle, et dont les Mémoires du temps nous ont conservé le souvenir.

Ce fut à cette époque que M. Cabanis, conduit par Turgot chez madame Helvétius, inspira le plus tendre intérêt à cette dame respectable, qui dès lors l'adopta, le chérit comme un fils, et voulut qu'il se fixât auprès d'elle. Sa maison d'Auteuil était le rendez-vous de tout ce que la France renfermait de plus éclairé, de tout ce que l'Europe possédait de savans et de philosophes célèbres. M. Cabanis eut l'occasion d'y acquérir et d'y cultiver l'amitié de Franklin, de Jefferson, ce chef respectable d'un peuple libre, de Thomas, de Condillac. Il voyait familièrement chez le baron d'Holbach, Turgot, Diderot, d'Alembert, et fut présenté à Voltaire, qui l'accueillit avec bonté, lorsque cet homme prodigieux vint à Paris terminer sa carrière.

Reçu médecin en 1784, M. Cabanis se livra tout entier à la pratique, jusqu'à l'époque de la révolution, où, par ses talens et par le genre de ses liaisons, il se trouvait appelé à jouer un grand rôle. Il sut en cette occasion résister aux

prestiges de l'ambition, et demeurer fidèle à la médecine. Il n'accepta que la place d'administrateur des hôpitaux de Paris, plus analogue à ses occupations habituelles. Dès 1789, il avait publié sur ces asiles ouverts au malheur un écrit plein de vues nouvelles et utiles, depuis lors heureusement réalisées. Ami et médecin de Mirabeau, il fit l'histoire de sa maladie et de sa mort dans un opuscule plein d'intérêt. Dans le cours des années suivantes, il fit paraître successivement sur plusieurs objets d'utilité publique divers écrits où respirent l'amour du bien, le patriotisme le plus raisonnable et la philanthropie la plus éclairée. Rarement attachait-il son nom à ce genre d'ouvrage, pourvu qu'il fût utile, satisfait d'être ignoré.

L'Institut national et l'École de médecine de Paris le comptèrent au nombre de leurs premiers membres. Il s'était refusé long-temps à toute fonction politique, lorsque vint une époque où il espéra pouvoir être utile à son pays, comme membre du Corps législatif, dans le conseil des Cinq-Cents.

Au 18 Brumaire, il crut avec toute la nation que le vaisseau de la république, battu par tant de tempêtes, avait besoin de pilotes nouveaux : il participa à cette révolution mémorable, y prit

la part la plus active, la seconda de toute l'influence que pouvaient lui donner sa considération personnelle et ses talens, publia un écrit dans lequel il démontrait les avantages du nouveau gouvernement consulaire, et prit place au Sénat parmi les hommes les plus distingués que renfermait alors la France.

Dès ce moment, son existence fut moins agitée; il put se livrer davantage à ses occupations les plus chéries, et revenir à la médecine, vers laquelle le ramenait sans cesse un attrait toujours plus puissant. Aussi c'est de cette époque que date la publication de ses principaux ouvrages. Toutefois, dès l'an 1797, il avait fait paraître celui qui traite *du Degré de certitude de la médecine*, et l'avait dédié à ses collègues MM. les professeurs de l'École de Médecine de Paris. Cet écrit porte partout l'empreinte d'un talent supérieur, et l'on ne nous accusera point d'hyperbole, pour dire que c'est dans son genre un morceau achevé.

Dans cet ouvrage, M. Cabanis a entrepris de réfuter non-seulement les objections qu'on fait ordinairement, mais même celles qu'on peut faire contre la certitude de la médecine. Il n'en dissimule aucune; il les présente dans toute leur force, et les détruit d'une manière également

victorieuse. Il n'est rien que la médecine puisse opposer avec plus d'avantage aux sarcasmes, aux sophismes, ainsi qu'aux calomnies de ses détracteurs; rien n'est plus capable de faire sentir aux médecins la dignité de leur ministère et de leur en inspirer l'enthousiasme. Aux temps des Asclépiades, celui qui allait se livrer à l'étude ou commencer l'exercice de la médecine, jurait d'observer toutes les lois qu'Hippocrate nous a tracées dans son livre *du Serment*, la lecture du livre sur le *Degré de certitude de la médecine* remplacerait utilement pour nous cette cérémonie religieuse; et celui que n'émouvra point l'éloquent tableau du caractère et des devoirs du vrai médecin sera toujours indigne de ce beau titre.

L'ouvrage important des *Rapports du physique et du moral de l'homme* parut pour la première fois en 1802. Divers mémoires lus par l'auteur à l'Institut national en avaient déjà fait connaître les fondemens. Il sera toujours regardé comme un de ses plus beaux titres de gloire. Peu d'hommes eussent été capables de rassembler une aussi grande quantité d'observations; d'en faire un choix meilleur; de les classer avec plus de méthode; d'en déduire des vérités générales, des *principes* qui n'en sont que des conséquences

immédiates et rigoureuses ; d'y joindre un plus grand nombre de vues neuves et utiles; de s'exprimer avec une dignité mieux assortie à l'importance du sujet; de faire un plus sage emploi des lumières que fournissent les sciences idéologiques, physiologiques et physiques; enfin, de séparer avec plus de discernement les choses conjecturales des connaissances réelles et positives. Cet ouvrage fut accueilli par des applaudissemens universels. Une seconde édition en a paru en 1805 (1).

Dans le cours de l'année 1804, M. Cabanis avait publié, sous le nom de *Coup d'œil sur les Révolutions et sur la Réforme de la Médecine*, une sorte d'abrégé philosophique de l'histoire de cette science, divisée par époques. Il avait dessein de consacrer le reste de ses jours à achever ce grand tableau, dont il ne donne ici qu'une esquisse ; il voulait peindre la médecine dans son origine, la suivre dans ses progrès, faire marcher de front son histoire et celle des autres sciences, afin de mieux voir quels services elle en avait reçus, et quelles lumières elle leur avait

(1) La troisième édition a paru en 1815, chez Caille et Ravier, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 17. On trouve à la même adresse les autres ouvrages de M. Cabanis.

prêtées. Une santé languissante ne lui a pas permis d'exécuter ce plan vaste et lumineux dans lequel il eût laissé loin derrière lui les Freind et les Leclerc, qu'il égalait pour l'érudition et la connaissance des langues anciennes, et auxquels il était incontestablement supérieur comme écrivain et comme philosophe.

Au mois d'avril 1807, M. Cabanis éprouva une première atteinte d'apoplexie. Les secours de l'art réussirent à dissiper les premiers accidens. Deux secondes attaques se répétèrent dans le cours de l'automne. Au printemps de cette année, de nouveaux symptômes firent craindre une rechute; enfin, aux premiers beaux jours, le 6 mai, un dernier coup d'apoplexie foudroyante a terminé en peu d'heures des jours si précieux pour la médecine, la philosophie et l'amitié (1).

---

(1) L'ouverture du cadavre a présenté le ventricule gauche du cœur d'un volume et d'une force triples au moins du volume et de la force ordinaires. Les parois de cette cavité musculaire avaient plus d'un pouce d'épaisseur, en sorte qu'au premier coup d'œil on observait une disproportion évidente entre la puissance de cet agent central d'impulsion et le reste de la machine. Les ventricules du cerveau contenaient huit onces environ de sang coagulé. L'irruption avoit été si violente,

Trop éclairé sur les dangers de sa situation, M. Cabanis voyait approcher la mort sans effroi.

---

que la cloison du *septum lucidum* était rompue, et que les éminences saillantes à l'intérieur des cavités, comme les couches optiques et les corps striés, étaient profondément désorganisés dans leur substance.

Le 14 mai 1808, le corps de M. Cabanis, mort le 6 du même mois à Reuil, près Meulan, fut transféré à l'église Sainte-Geneviève, pour y être inhumé. Une cérémonie funèbre, célébrée dans l'église paroissiale d'Auteuil, a précédé cette translation. Des députations nombreuses du Sénat Conservateur, de l'Institut national et de l'École de Médecine de Paris, ont assisté à cette cérémonie touchante. M. le sénateur Garat, ami de M. Cabanis, a prononcé en cette occasion un discours dans lequel il a rappelé ses principaux titres aux regrets de ses contemporains et au souvenir de la postérité. Tout entier au sentiment d'une telle perte, l'orateur a su le faire partager à ses auditeurs.

« O mon ami! (s'est-il écrié avec l'accent pathétique » de la douleur la plus vraie) ô mon ami! je viens te » parler pour la dernière fois; je viens déposer sur ton » monument funèbre le tribut de nos regrets! Mais » comment remplirai-je cette pénible tâche! comment » pourrai-je trouver quelques paroles, lorsque ces » images de la mort glacent ma pensée; lorsque la » douleur étouffe ma voix; lorsque les mouvemens de » mon âme me porteraient à me précipiter sur ton » cercueil et à y demeurer attaché dans le silence et le » recueillement de la consternation! »

Dans la solitude de la campagne, où il s'était retiré durant la dernière année de sa vie, il s'occupait du soin d'assurer l'existence future d'une famille adorée, et se livrait aux charmes de l'amitié, qui fut toujours son idole. Dans ces conversations philosophiques dont le souvenir tendre et douloureux ne s'effacera jamais de notre mémoire, il aimait à répéter cette sentence d'Hoffmann, que l'apoplexie nerveuse est la récompense accordée par la nature aux longs travaux de l'esprit; puis, comme pour nous distraire de ce qu'avait d'affligeant une pensée aussi déchirante, il nous entretenait du sujet de ses recherches favorites, et faisait briller les dernières étincelles d'une flamme qui devait s'éteindre si tôt.

M. Cabanis était d'une taille assez élevée, mais d'une structure grêle et d'une santé délicate. Il joignait aux lumières d'une raison parfaite et d'un esprit supérieur toutes les grâces de l'élocution et toute la vivacité de la jeunesse. Sa conversation était instructive, animée, brillante, profonde ou légère, variée en un mot comme son esprit, familiarisé avec tous les genres d'études et de connaissances. Il portait la bonté jusqu'à ce point où les pervers veulent en vain la flétrir en la nommant duperie. Son

caractère lui acquit et lui conserva autant d'amis que ses talens lui valurent d'admirateurs. Vers ses dernières années, vivant à Auteuil, il y était comme la providence des malheureux. On le voyait dès le point du jour, dans la saison la plus rigoureuse, parcourant les villages voisins, et portant aux indigens malades des consolations, des conseils et des secours de toute espèce. Lorsque, revenu de ces courses pénibles, il jouissait dans le sein de sa famille du commerce de l'amitié, dont il était si bien fait pour apprécier toutes les douceurs, dans cette société dont il était le charme, chacun de nous lui faisait en secret l'application de ces paroles du vieillard de Cos : *Le médecin philosophe tient en quelque chose de la nature des dieux.*

Il avait uni son sort à celui de mademoiselle de Grouchy, bien digne d'un tel époux, car elle sent toute l'étendue de sa perte, et n'en peut être consolée.

Vous tous qui connûtes Cabanis et avez joui des avantages de son intimité, vous partagez ces regrets, et sentez comme moi que le temps, si puissant contre les douleurs vulgaires, ne pourra rien pour les affaiblir.

PRÉFACE.

Pour étudier et pratiquer convenablement la médecine, il faut y mettre de l'importance; et, pour y mettre une importance véritable, il faut y croire. Si notre art a des fondemens solides dans la nature; s'il peut être utile; si ses consolations sont nécessaires à l'infortuné qui souffre, enfin si c'est un devoir de la part de la puissance publique, d'encourager et de surveiller nos travaux : on ne sauroit employer trop de moyens pour porter les hommes qui s'y destinent, à s'y dévouer entièrement; pour leur faire sentir toute la dignité de leur ministère; pour leur en inspirer l'enthousiasme. Ce but est, je l'avoue, celui qui m'a fait prendre la plume. J'ai cru du reste qu'il suffisoit, en quelque sorte, d'esquisser les idées les plus impor

tantes et les plus générales que fait naître un sujet susceptible des développemens les plus étendus. D'autres pourront compléter ce que j'ébauche; des mains plus savantes pourront exposer en détail ce que je me contente de tracer d'une manière rapide et sommaire. Cette idée n'a pas besoin de flatter mon amour-propre : elle fait mieux; elle touche mon cœur, en m'offrant un espoir d'utilité réelle : c'est le seul prix que j'attende de mon foible travail.

Quand on écrit sur des objets peu familiers au public, et que cependant on s'efforce d'être court, on ne peut guère espérer d'être bien entendu par ceux qui lisent d'une manière superficielle. Quand on ne veut pas quitter le ton sévère de la discussion, l'on est forcé de rejeter tout ornement de style. Je demande donc au lecteur de l'attention et de l'indulgence.

Ce 10 décembre 1788.

P. S. L'écrit suivant devoit paroître dans l'hiver de 1789 : mais des intérêts plus chers à toutes les âmes généreuses, puisqu'ils avoient pour objet la liberté d'une grande nation et le bonheur du genre humain, vinrent donner une direction nouvelle à l'attention publique. Le mouvement, comme personne ne l'ignore, fut général : il suspendit la plupart des travaux purement scientifiques et littéraires ; et les meilleurs esprits tournèrent leurs méditations vers les sujets qui touchent le plus immédiatement à l'organisation sociale. Depuis cette époque, les luttes révolutionnaires nous ont presque continuellement tenus dans une agitation peu favorable aux recherches spéculatives : le besoin et l'habitude d'agir sans cesse avoient même fait prendre à toutes les têtes, des habitudes précipitées et tranchantes, qui rendoient ce genre de recherches généralement fastidieux. Mais

on a trop eu le temps et l'occasion de voir que ce n'est pas là le moyen de hâter la marche des lumières, ni surtout de perfectionner la raison. Les hommes réfléchis n'ignorent point d'ailleurs combien le progrès des sciences, et particulièrement celui des bonnes méthodes philosophiques, ont influé sur le développement et sur la propagation de l'esprit de liberté. C'est par la philosophie seule que la liberté s'épure et se consolide ; c'est par les sciences et les arts qu'elle s'embellit et devient un véritable système de bonheur.

Dans ce moment où l'instruction nationale va sans doute être enfin organisée sur un plan digne des lumières du siècle et de la majesté de la république, il est très-nécessaire de déterminer les rapports des différentes sciences, d'en circonscrire le domaine respectif, de bien étudier l'esprit que la nature des choses assigne à chacune, afin d'y pouvoir transporter avec fruit, ces mé-

thodes analytiques générales, destinées à changer entièrement dans peu, la face du monde intellectuel.

Quand la médecine n'auroit pas dans les maux qu'elle peut soulager et guérir, un but direct d'utilité, elle mériteroit encore une grande attention comme base de toute bonne philosophie rationnelle. Elle seule en effet peut nous faire connoître les lois de la machine vivante, la marche régulière de la sensibilité dans l'état sain, les modifications que cette faculté peut éprouver dans l'état de maladie; elle nous montre à nu tout l'homme physique, dont l'homme moral n'est lui-même qu'une partie, ou, si l'on veut, une autre face. De la sensibilité physique, le médecin ne voit pas seulement naître les idées et les passions; il voit encore, en quelque sorte, comment elles se forment; il voit du moins ce qui favorise ou contrarie leur formation : et c'est toujours dans certains états orga-

niques, qu'il trouve la solution de chaque problème.

Ainsi donc, on peut considérer la médecine comme fournissant des bases également solides pour cette philosophie qui remonte à la source des idées, et pour cette philosophie qui remonte à la source des passions. D'une part, ses vues doivent diriger tout bon système d'enseignement ; de l'autre, elle trouve dans les lois éternelles de la nature, les fondemens des droits et des devoirs de l'homme. En un mot, elle éclaire l'étude de l'entendement, et trace l'art de le conduire, de le perfectionner, en reconnoissant dans les impressions et dans les besoins propres à chaque nature sensible, les véritables causes ou les véritables lois des rapports de tous les êtres qui lui appartiennent, ou qu'elle renferme dans son domaine : et du même principe découlent à ses yeux, les règles de leur conduite réciproque, et l'art rai-

sonné de leur bonheur ; c'est-à-dire la morale (1).

La médecine rend encore un service essentiel. De même que toutes les autres sciences physiques, de même que les autres arts qui s'appuient sur l'observation délicate de la nature, elle tend directement à dissiper tous les fantômes qui fascinent et tourmentent les imaginations. En accoutumant l'esprit à ne voir dans les faits, que les faits eux-mêmes et leurs relations évidentes, elle étouffe dans leur germe beaucoup d'erreurs qui ne sont dues qu'à des habitudes toutes contraires : elle détruit particulièrement toutes celles qui se trouvent liées à des absurdités physiques ; c'est-à-dire, presque toutes les croyances superstitieuses : et, dans ce commerce intime avec la nature, la raison contracte une indépendance, et

(1) Je dis la morale en général, parce que chaque nature sensible a la sienne, et toujours fondée sur les mêmes bases.

l'âme une fermeté qu'on a remarquées dans tous les temps, chez les médecins vraiment dignes de ce nom.

Voilà ce qui m'a fait penser qu'au moment où les études médicales commencent à reprendre un nouvel éclat, il seroit utile d'en faire mieux sentir la haute importance, et qu'on rendroit un service réel, en présentant aux élèves qui s'y consacrent, des motifs particuliers de zèle et d'attention, tirés du degré même de certitude auquel l'art peut atteindre : car cette possibilité bien reconnue transforme en autant de devoirs sacrés, tous les travaux de la science et toutes les recherches relatives aux méthodes les plus exactes d'expérience et de raisonnement.

Ce 1er vendémiaire an 6.

INTRODUCTION.

La mort est le terme inévitable de la vie; la douleur est, aussi-bien que le plaisir, l'apanage de tous les êtres sensibles. Il est dans la nature de souffrir et de mourir, comme de vivre et d'avoir des sensations agréables : il est dans la nature d'être malade, comme d'être sain. Le plan de la nature (1) exigeoit que les êtres animés fussent soumis à l'action de tout ce qui les environne, et que la variété des modifications qu'ils subissent dans ces chocs continuels, fût toujours en raison de la finesse de leurs organes et de la noblesse de leurs fonctions. Ainsi, quoiqu'on puisse dire dans un sens que sa main bienfaisante,

(1) Quand je parle du plan de la nature, je n'entends pas aller au-delà de l'énonciation d'un simple fait. Il y a des rapports réguliers et constans entre les diverses parties de l'univers : c'est tout ce que je veux dire. La philosophie des causes finales n'a d'ailleurs pu jamais soutenir un examen sérieux, quoique peut-être l'intelligence bornée de l'homme ait bien de la peine à la rejeter entièrement.

en ordonnant avec tant de régularité, les mouvemens vitaux, a tout fait pour conserver les individus dans un état sain, comme pour perpétuer les espèces; cependant les souffrances et les maladies sont un résultat nécessaire des lois de l'économie animale, et des circonstances au milieu desquelles l'ouvrier éternel a jeté tous les êtres vivans: et l'homme, doué de facultés plus étonnantes et plus nobles, jouissant au plus haut degré, de la sensibilité qui les produit par son développement, se trouve livré par cela même à l'action de plusieurs causes malfaisantes ou destructives.

Ainsi donc, dans l'état le plus naturel, aucun animal n'est à l'abri des souffrances physiques: ainsi donc, par sa constitution primitive, l'homme y seroit plus sujet que tous les autres, quand les institutions et les habitudes sociales ne l'exposeroient pas encore à mille dangers nouveaux, à mesure qu'elles étendent ses rapports, qu'elles agrandissent son existence, et que les scènes de sa vie deviennent plus variées et plus mobiles. Mais ces dernières causes qu'on ne peut regarder comme étrangères à lui, que par abstraction, puisque la société existe partout, et

que les hordes sauvages ne diffèrent des nations civilisées, que par l'imperfection plus ou moins grande de leur état social ; ces causes, dis-je, apportent des changemens notables dans les dispositions physiques de l'homme : elles le rendent en outre plus susceptible de toutes les impressions maladives.

Encore une fois, souffrir et mourir sont une suite nécessaire de notre condition. Mais ce qui est une suite non moins inévitable du premier de nos penchans, c'est le désir de prolonger la vie et de fuir la douleur. La nature nous apprend elle-même à changer une situation pénible, à porter la main sur les parties douloureuses, à relâcher leur tissu par l'application d'une chaleur douce et moite ; elle nous indique le repos, le silence, l'obscurité, l'éloignement du bruit, aussitôt que la fièvre exalte ou trouble le jeu de nos organes. Des appétits singuliers, et dont il est impossible de rendre raison, nous font souvent découvrir les moyens nécessaires à notre rétablissement. En un mot, tous nos besoins se changeant en souffrances, lorsqu'ils ne sont pas satisfaits, et la nature s'expliquant à cet égard de la manière la plus claire, on peut, avec un ancien, donner à

tout ce qui satisfait un besoin, le nom de remède, et à l'instinct, ou à la cause des mouvemens automatiques, celui de premier des médecins.

Quelques philosophes ont regardé les lois de l'instinct comme résultantes de certains raisonnemens particuliers, inaperçus, parce qu'ils sont plus rapides; et ils ont prétendu ramener ces lois aux mêmes principes que celles de nos jugemens ordinaires. Mais on ne peut nier qu'un guide secret ne dirige les animaux et ne les éclaire, antérieurement à tout essai, sur le choix des alimens qui leur sont propres, sur celui même des remèdes que peuvent exiger plusieurs de leurs maladies.

Tout animal qui vient de naître suce la mamelle de sa nourrice, sans que personne lui ait enseigné comment il doit s'y prendre. Le chevreau que Galien tira vivant du ventre de sa mère, choisit, à ce que nous assure ce médecin, le cytise entre plusieurs herbes qui lui furent présentées. Nous voyons tous les jours les chiens et les chats s'exciter à vomir, ou se donner des dévoiemens salutaires avec les pousses fraîches du gramen. Les chiens lèchent leurs plaies et celles de

leurs petits ; et c'est ainsi qu'ils les guérissent très-vite. Les cigognes se donnent, dit-on, des lavemens. En ne citant que des faits constatés, il seroit facile d'appuyer de beaucoup de preuves cette idée soutenue par les plus grands physiologistes : « Que la na- » ture (1) prend d'elle-même les bonnes rou- » tes, et que, sans avoir été instruite, elle » sait faire ce qui convient. » *Natura sibi ipsi invenit vias, et inerudita existens, quæ expediunt perficit* (2). Mais il faut convenir que la médecine de l'instinct est assez bornée chez l'homme social, quoiqu'elle ait pu, dans un état de choses plus simple, être plus féconde en ressources, et surtout plus sûre dans l'emploi de ses moyens, quoique surtout elle suffise aux animaux qui ne vivent pas sous notre domination. On doit bien se garder sans doute de la perdre de vue dans la pratique de notre art; elle l'a souvent dirigée, elle peut la diriger encore chaque jour : mais il s'en manque beaucoup qu'elle lui

(1) La nature est la force qui produit les mouvemens propres à chaque corps, ou, si l'on veut, l'ensemble des lois qui le régissent : c'est dans ce dernier sens que Van-Helmont l'appelle l'*ordre de Dieu*.

(2) Hippocrate.

fournisse autant de lumières que certains écrivains enthousiastes se plaisent à l'affirmer.

L'instinct guide avec bien plus de sûreté les autres animaux. Comme il n'est jamais égaré chez eux, par cette foule d'idées, de préjugés ou de passions qui le dénaturent absolument dans l'espèce humaine; comme d'ailleurs les cas sur lesquels il doit prononcer sont très-simples, très-uniformes, aucune cause étrangère ne l'empêche de veiller avec succès à la conservation de l'individu, de travailler toujours efficacement à la guérison de ses maladies.

C'est précisément parce que la nature a placé l'homme au-dessus des autres animaux, que cette voix secrète lui parle plus foiblement et plus obscurément : l'instinct se fait d'autant moins entendre, que le développement des facultés intellectuelles est poussé plus loin. A mesure que la raison se perfectionne, ce guide, qu'elle ne peut toujours remplacer, perd de sa justesse, et se trouve enfin réduit presque entièrement à l'inaction. Les animaux ont-ils été mieux traités en cela que nous; et faisons-nous tous les jours de nouvelles pertes à mesure que nous

sommes de plus en plus forcés de substituer à ces appétits naturels qui nous dirigeoient dans l'état le plus voisin du leur, la réflexion, les calculs, ou la lente expérience dont les essais ne sont pas toujours exempts d'inconvéniens, et dont trop ordinairement les résultats sont douteux ou difficiles à tirer? Voilà ce qu'il n'importe nullement d'éclaircir : parce qu'il ne dépend pas de nous de cesser d'être hommes; et qu'au fait, la perfectibilité indéfinie de notre espèce ouvre à la raison un champ immense de jouissances et de bonheur.

Je laisserai donc de côté toutes les déclamations en faveur de ce qu'on appelle l'état de nature, dont il n'existe peut-être aucun exemple, et dont les écrivains qui en parlent le plus n'ont jamais donné que des idées extrêmement vagues. J'ignore ce que pourroient dans cet état les seules inspirations de l'instinct pour le traitement de toutes les maladies; et cette recherche n'est pas de mon sujet. Ainsi donc, écartant ici toute hypothèse sur tout autre état possible de la race humaine, je prends l'homme tel qu'il est dans la société, avec toutes les facultés qu'elle développe, avec les moyens qu'elle perfec-

tionne : et c'est en partant de ces données positives, que je me propose d'examiner si par l'observation, et par les raisonnemens simples qui s'en déduisent immédiatement, on peut donner une base solide aux principes de la médecine ; ou s'il est vrai que les reproches d'incertitude que plusieurs philosophes ont faits à cet art soient réellement fondés. La question me paroît également intéressante, et pour les individus qui, sans cesse, peuvent avoir besoin de ses secours, et pour les gouvernemens dont le devoir est de veiller à la sûreté publique.

§. I.

Objections contre la certitude de la médecine.

Voici, en peu de mots, les raisons alléguées par les détracteurs de la médecine :

1°. Les ressorts secrets de la vie échappent à nos regards ; et nous n'avons aucune idée précise ni du principe qui nous anime, ni des moyens par lesquels il exerce son action.

2°. La nature et les causes premières des maladies nous sont absolument inconnues.

3°. Les maladies sont si variées, si susceptibles de complications, qu'on ne sauroit tirer de leur observation la plus scrupuleuse, aucune règle fixe qui serve à les faire toujours reconnoître: elles subissent tant de modifications, à raison de l'âge, du sexe, du tempérament, du climat, de la saison, de l'état de l'air, du régime que le malade a suivi, de la profession qu'il exerce, des maladies auxquelles il a été sujet auparavant, enfin de ses passions habituelles, et de l'état présent de son âme, qu'au milieu de tant de causes diverses, il est impossible de démêler ce qui appartient à chacune; de donner aux phénomènes leur juste valeur et leur place naturelle; de se faire un plan convenable de traitement; en un mot, de tirer des résultats dignes, par leur certitude, de l'importance de l'art.

4°. La nature des substances qu'on emploie comme remèdes, est un mystère pour nous : leur manière d'agir sur nos corps nous est encore plus inconnue, et vraisemblablement nous n'avons aucun moyen d'arriver à cette connoissance.

5°. Les expériences médicales sont encore plus difficiles que l'observation des maladies,

plus douteuses que les axiomes de diagnostic et de pronostic qu'elle fournit. L'effet d'un remède peut être déterminé par une foule de causes qui se dérobent au médecin. Le travail sourd, mais constant, de cette force médicatrice qui tend toujours à rétablir l'ordre dans les êtres animés ; la marche même de la maladie, dont on peut s'être fait des idées fausses ; les changemens survenus dans la situation physique ou morale du malade, ou dans les circonstances extérieures qui peuvent agir sur lui : tout cela sans doute est bien capable d'en imposer fréquemment à l'esprit le plus sévère, de lui faire attribuer à ses combinaisons des succès qui leur sont absolument étrangers ; et c'est évidemment une source intarissable d'erreurs pour l'artiste, et pour l'art lui-même.

La guérison suit l'application du remède ; donc le remède a produit la guérison : *Post hoc, ergo propter hoc.* Voilà, l'on ne peut le nier, un très-mauvais raisonnement. C'est pourtant d'après cette infidèle autorité, qu'on a rédigé toutes les matières médicales, et réduit en système la manière d'employer les différens remèdes. Assurément, il n'est rien qui demande plus de lumières, de sagacité,

de circonspection, que la découverte des vérités de ce genre; rien n'est plus facile que de s'égarer dans leur recherche, même en suivant une bonne route; rien n'est plus douteux que les preuves dont on s'appuie, quand on pense avoir obtenu des résultats certains. Et véritablement, s'il est presque impossible de constater qu'un malade a telle maladie déterminée, il l'est encore plus de s'assurer que tel remède produira tel effet, ou même qu'il l'a produit.

6°. Si la médecine avait des bases solides, sa théorie seroit la même dans tous les temps; sa pratique surtout ne changeroit pas d'un siècle à l'autre: les médecins anciens et modernes, ceux de tous les pays, ceux de toutes les écoles, seroient d'accord, du moins sur les points importans. Mais qu'on parcoure l'histoire de leurs opinions: quelle diversité dans les vues! quelle opposition dans le plan de traitemens!

Hérodicus renverse l'édifice élevé par ses prédécesseurs. Hippocrate renverse en grande partie celui d'Hérodicus. Les deux écoles de Cnide et de Cos sont perpétuellement en débat. Les dogmatiques veulent aller à la vérité par des hypothèses et par une série de rai-

sonnemens. Les empiriques veulent presque bannir le raisonnement de leur pratique, et la réduire à l'observation pure et simple des faits.

Asclépiade crée une médecine nouvelle, fondée sur la philosophie corpusculaire. Dans son système, le rapport, plus ou moins précis, des corps et des pores par lesquels ils doivent passer, constitue la santé, ou la maladie. Il dédaigne et foule aux pieds tous les travaux des pères de la science.

Thémison la réduit presque à rien. Il range toutes les maladies sous trois chefs : l'état de resserrement, celui du relâchement, et le mixte, qui, selon sa manière de voir, participe des deux premiers. Il n'admet en conséquence que trois indications, qui correspondent à ces trois états, et auxquelles il rapporte tous les effets qui peuvent être produits par les remèdes.

Les pneumatiques, sur un aperçu d'Hippocrate, ou de ses premiers disciples, donnent le département de la vie à l'air errant dans nos vaisseaux: toutes les altérations de la santé tiennent au désordre de ses mouvemens.

Galien ressuscite la médecine hippocrati-

que. Les crises, le pouvoir de la nature, les facultés, les combinaisons des élémens, le sec, l'humide, le chaud, le froid, reparoissent sur la scène. Pour prêter plus d'éclat au système des tempéramens, il complète la doctrine des humeurs, ébauchée par Hippocrate. Mais, en voulant lui donner plus d'étendue, n'est-il pas évident qu'il la rend plus fautive, ou plus douteuse?

Les Arabes se nourrissent de rêves philosophiques : ils transportent les abstractions et les formules d'Aristote, dans la médecine. Entre leurs mains, elle devient péripatéticienne, comme elle avoit été épicurienne dans celles d'Asclépiade; comme elle a depuis été, tour à tour, cartésienne, leibnitzienne, newtonienne, etc. etc.

Les alchimistes, et surtout Paracelse, prétendent soumettre l'économie animale à leurs nouvelles fantaisies. Ils brûlent les livres des anciens; ils pensent anéantir avec eux toutes les lois connues de la nature. Sa lente observation ne s'accorde pas avec la fougue de leur esprit; ses opérations spontanées leur déplaisent : ils veulent augmenter ses mouvemens, les modérer, les diriger, les changer à volonté. Ils cherchent un remède qui remplisse

toutes les indications; ils croient trouver dans leurs bocaux l'art de prolonger la vie. Leurs sels, leurs soufres, leur mercure, leur terre remplacent les humeurs de Galien et les élémens d'Hippocrate. Enfin ces hardis réformateurs ne laissent presque rien subsister des préceptes des Grecs, ni des dogmes scolastiques des Arabes.

Van-Helmont partage la plupart de leurs extravagances. Mais il étend, dénature, ou perfectionne, si l'on veut, plusieurs points de la doctrine alchimique. Malgré les injures qu'il ne cesse de vomir contre les écoles, malgré l'espèce de fureur avec laquelle il parle des anciens, c'est dans Hippocrate qu'il puise ses idées du principe vivant. Ce que le médecin de Cos appeloit *nature*, il l'appelle *archée* : il s'imagine, par un mot nouveau, mériter le nom de créateur de l'art. Croyant voir que chaque organe a son mode de mouvement, son action propre, une action secondaire plus ou moins remarquable sur les parties voisines, des sympathies plus ou moins étendues avec les parties éloignées; il suppose en conséquence, que c'est un être à part, et qu'il jouit d'une vie particulière; que le corps est une sorte de société, formée

de tous ces organes réunis, et la vie humaine le résultat de toutes ces vies combinées en système. Enfin il établit divers centres de sensibilité, et fournit, sinon le premier aperçu, du moins les premières idées un peu précises, des forces phréniques et de l'influence de l'estomac, dont l'orifice supérieur sert de trône à son archée.

Les chimistes les moins déraisonnables considèrent le corps humain comme un laboratoire : ses organes sont des alambics, des chapiteaux, des cornues, des matras. Ces nouveaux Prométhées pensent avoir ravi le feu céleste, et pouvoir l'exciter ou le ralentir à volonté, comme celui de leurs fourneaux. Ils ne parlent que de précipitations, de fermentations, de cohobations. L'acide combat l'alkali, l'alkali combat l'acide. De l'effervescence que ces deux adversaires produisent en s'unissant, résulte la chaleur animale, la vie. Les remèdes agissent par leurs qualités chimiques, par celles des humeurs qu'ils rencontrent: d'où il suit que, d'après les expériences faites dans des vaisseaux morts, on peut juger de ce qui se passera dans les vaisseaux vivans.

Si l'on en croit les médecins géomètres,

avec des calculs algébriques on peut expliquer tous les mouvemens du corps, toutes les déterminations vitales, toutes les fonctions. Les angles plus ou moins aigus des vaisseaux, leurs diamètres, leurs axes; les lignes droites ou courbes; la raison composée de l'action des solides, de l'impulsion des liquides, de leur résistance réciproque: voilà ce qu'il faut apprécier pour se faire une idée juste de la vie, pour bien concevoir la manière dont elle s'exerce, s'entretient, se répare, et cesse enfin, comme une boule s'arrête, quand le mouvement qui lui a été communiqué se trouve détruit par la suite des frottemens.

Si l'on en croit les physiciens, ce sont l'attraction, la cohésion, l'élasticité, les forces, les contre-forces; ce sont toutes les lois des masses inorganiques qui doivent nous fournir la solution de ce grand problème.

Chez les mécaniciens, il n'est question tantôt que de poulies, de leviers, de points d'appui; tantôt que de tuyaux, de soupapes, de pistons. Vous croyez être dans un atelier d'horlogerie, ou d'hydraulique : tandis que les anciens vous transportent véritablement dans celui de la nature, en la comparant à

cette forge de Vulcain, où les soufflets, les marteaux et les ouvrages de l'artiste, tout étoit animé; où l'on voyoit des trépieds qui d'eux-mêmes alloient aux banquets et aux conseils des dieux (1).

Hoffmann, dans son système du solide vivant, se rapproche un peu des médecins hippocratistes: mais il appelle encore une foule d'idées mécaniques à son secours.

Staalh accorde l'intelligence, la délibération, le choix à la cause des mouvemens vitaux. Par là il distingue sa théorie de toutes les autres.

Les animistes, ses disciples, en tirent des conséquences pratiques plus rigoureuses, plus étendues, et par cela même plus hasardées.

Boerhaave, doué d'un génie vaste, méthodique et lumineux, esprit au niveau de toutes les connoissances de son siècle, et très-versé dans la lecture des anciens, veut profiter de toutes les idées, veut concilier tous les systèmes, veut fondre en un corps de doctrine, tous les dogmes épars, et souvent contradictoires. Chimie, physique, géo-

---

(1) Cette comparaison est de Galien.

métrie, mécanique, tout, selon lui, peut être mis à profit par la médecine. Cependant des hommes pleins de génie et de jugement, en rendant justice à la grandeur et à la correction de ses tableaux, ont combattu les résultats pratiques des théories qu'il y présente : ils ont pensé que le véritable moyen d'appauvrir l'art étoit de l'embarrasser de tant de richesses étrangères ; d'établir entre lui et les autres sciences cette foule de rapports, ou frivoles, ou totalement faux.

Les sémi-animistes modifient les opinions de Staalh, et les ramènent à celles d'Hippocrate.

L'école de Montpellier les expose sous un nouveau jour. Elle développe les lois de la sensibilité.

Enfin les nouveaux solidistes d'Edimbourg rajeunissent le système d'Hoffmann ; ils y joignent quelques idées de Baglivi ; et, sans dédaigner tout-à-fait les idées relatives au principe sentant, ils en dénaturent les conséquences par certaines opinions entièrement hypothétiques, ou les rappetissent par une pratique maigre et bornée.

Ce tableau des révolutions qu'ont subies les théories générales de médecine, quoique

très-incomplet sans doute, suffit pour faire voir combien les livres qui établissent ou combattent ces théories, sont peu propres à lever les doutes sur la certitude de l'art lui-même, auquel elles servent de base : et ce qu'il y a de bien frappant dans leur lecture, c'est le ton également tranchant et décidé que prennent tant d'écrivains, sans cesse opposés les uns aux autres.

Mais ne peut-on pas en dire autant des auteurs de pratique ? Ce que l'un conseille, l'autre le condamne ; ce que l'un prétend avoir observé, l'autre le nie. Les faits les plus simples, les axiomes dont il paroît le plus aisé de constater la justesse ou l'erreur, restent incertains pour tout lecteur judicieux.

Que si maintenant, quittant les livres, vous suivez les praticiens au lit des malades, vous retrouverez les mêmes débats, les mêmes contradictions ; par conséquent votre incertitude ne fera que redoubler ; de sorte que, pour savoir à quoi s'en tenir, chacun se trouve réduit à sa propre expérience : et, hors les médecins qui pratiquent, tout le monde paroît devoir, pour le moins, se retrancher dans un scepticisme absolu, relativement à l'action de la médecine.

7°. Mais quand les forces vivantes, la nature des maladies, leurs causes et les circonstances qui peuvent les modifier dans leur cours, nous seroient mieux connues; quand il seroit possible de donner aux principes de l'art plus de certitude; au tableau de tous les cas, des traits plus distincts et plus frappans; quand on pourroit déterminer avec précision les effets de toutes les substances qui sont employées comme remèdes, et qui doivent être regardées comme des espèces de poisons, puisqu'elles n'agissent qu'en intervertissant l'ordre des mouvemens naturels; quand tous les écrivains de théorie et de pratique seroient d'accord entre eux, ou ne différeroient que sur des points de peu d'importance; quand la pratique n'exciteroit pas, chaque jour, une foule d'indécentes contestations; quand enfin il seroit vrai qu'il existe une médecine, et qu'elle a les mêmes bases que toutes les autres sciences : son exercice demanderoit encore tant de connoissances diverses, tant de sagacité, tant d'attention, tant de grandes qualités morales réunies, qu'elle resteroit à la portée de très-peu d'hommes, et que, par cela seul, elle devroit être regardée comme n'existant pas,

ou plutôt comme une arme dangereuse mise entre les mains de l'ignorance et du charlatanisme.

§. II.

Considérations sur les premières découvertes de la médecine, et sur la marche de l'esprit humain dans la déduction des règles qui en résultent.

En résumant ces objections, je crois les avoir présentées dans toute leur force. Mais avant de commencer l'examen attentif qu'elles exigent, il me semble qu'on jetteroit quelque jour sur la question, en offrant un tableau rapide des premiers travaux de la médecine. Les tentatives de ses inventeurs et les méthodes qu'ils ont suivies nous feroient juger d'avance du genre de confiance que nous devons à leurs découvertes : et réciproquement, le caractère de leurs découvertes nous mettroit plus en état d'apprécier, et les méthodes, et les tentatives dont elles ont été le fruit.

Nous avons dit que les êtres vivans sont assujettis à la douleur, comme ils sont condamnés à la mort, par une suite nécessaire

de leur nature et par l'effet de causes dont il n'est pas toujours en leur pouvoir d'empêcher l'action. L'enfant avant sa naissance, et surtout au moment qu'il voit le jour, est lui-même une occasion de maladies, ou de souffrances cruelles pour la mère qui le porte dans son sein. Jusqu'à ce que ses organes nouvellement formés aient acquis toute leur consistance, il est en butte à tous les agens extérieurs. Son état physique peut être singulièrement modifié par les causes les plus légères. Plus de mobilité dans le genre nerveux, plus de mollesse dans les solides, moins d'énergie ou de constance dans l'action par laquelle les substances nutritives s'animalisent; enfin mille circonstances particulières, trop longues à détailler, le soumettent à cette foule de maux qui rendent l'époque de l'enfance si périlleuse, dans tous les climats, et chez tous les peuples. Ce n'est pas sans orages et sans dangers que son développement naturel s'opère, qu'il subit les diverses révolutions des âges. Il est homme, et il croît; il est homme, et il acquiert des facultés nouvelles: cela suffit pour porter le trouble dans cette machine d'autant plus irritable, que les mouvemens toniques y

sont moins fermes ; pour y détruire quelquefois leur principe, par les crises mêmes qui doivent achever son développement.

Les anciens avoient observé qu'à sept ans, à quatorze, à vingt-un, à trente-cinq, il se fait des changemens singuliers dans l'économie animale ; que les hommes guérissent souvent alors, de maladies auxquelles ils ont été sujets jusque-là ; qu'ils en contractent d'autres toutes nouvelles, ou qu'ils deviennent du moins susceptibles d'en être affectés. Ces époques sont, selon eux, des temps de combat, où la nature efface, pour ainsi dire, les premières impressions, et leur en substitue d'autres, devenues nécessaires à l'accomplissement de ses vues ultérieures : et ce combat ne peut avoir lieu sans que le corps éprouve de vives secousses, sans que toutes les fonctions reçoivent, au moins momentanément, des altérations marquées.

Les changemens observés par les anciens, se font dans l'ordre que leurs écrits nous indiquent, et ils suivent leur grande révolution des âges : la chose est incontestable ; l'expérience journalière le confirme. Ces changemens sont presque toujours accompagnés d'une espèce de fièvre. Souvent ils viennent

à la suite de grandes maladies aiguës; quelquefois ils les produisent, ou les déterminent: car plusieurs de ces maladies doivent être regardées comme la crise de l'époque qu'elles achèvent, comme dépendantes des mêmes lois qui font passer le corps par tous les degrés de croissance, et qui le poussent invinciblement vers le dernier période de la maturité.

Mais s'il est des époques déterminées pour les différentes révolutions de l'être qui se développe, il en est aussi pour les révolutions inverses de celui qui décline: et ces temps climatériques, qui viennent apporter d'autres modifications dans le caractère, ou dans l'ordre des mouvemens vitaux affoiblis, sont également remarquables par les maladies qu'ils occasionnent, ou qui les préparent. La vieillesse elle-même ne peut-elle pas être considérée comme une maladie d'une durée incertaine, dont le terme est toujours fatal, mais dont la marche est également ordonnée par la nature?

Chez les femmes, la première éruption des règles est ordinairement annoncée par de grands désordres; leur retour périodique produit tous les mois quelques incommodités;

et le temps de leur entière cessation, que l'on appelle *critique*, est en effet si périlleux, qu'il enlève par des accidens aigus, ou qu'il dévoue à de longues souffrances, peut-être plus du quart des femmes parvenues à cet âge (1). Enfin si toutes celles qui font des enfans s'exposent à des maux douloureux et graves, celles qui n'en font pas sont punies par des maux encore plus terribles, d'avoir bravé le penchant auquel la nature paroît avoir mis le plus d'importance.

Ainsi, sans compter les erreurs de régime qui souvent sont inévitables, les intempéries des saisons dont il n'est pas toujours possible de se garantir, les influences épidémiques de l'atmosphère qui semblent se jouer de toutes nos précautions; sans compter les troubles que les passions excitent dans le corps vivant, soit directement, par l'étroite liaison

(1) Les Grecs disoient dans leur langue pittoresque : *Qu'elles avoient été frappées des traits de Diane,* dont l'astre (c'est-à-dire la lune) présidoit aux évacuations menstruelles. C'est dans ce sens qu'Andromaque dit de sa mère.

Πατρὸς δ᾽ ἐν μεγάροισι βάλ᾽ Ἄρτεμις ἰοχέαιρα.

HOMÈRE, Iliad. ζ.

qui existe entre les mouvemens physiques et les déterminations morales, soit indirectement, par le désordre que ces mêmes passions portent dans tous les détails de notre conduite ; sans compter enfin les substances vénéneuses, et certaines contagions qui paroissent agir de la même manière qu'elles : la maladie et la douleur sont intimement liées aux fonctions même de la vie.

J'ai dit que le désir de prolonger cette vie si passagère, de calmer la douleur qui la rend pénible, de guérir les maladies qui la menacent, étoit aussi naturel à l'homme que les besoins les plus impérieux ; et qu'un instinct, souvent irrésistible, lui faisoit chercher les situations les plus favorables à sa guérison, quelquefois même lui inspiroit le désir de ce qui pouvoit lui servir de remède. Ce désir est le motif des observations médicales ; cet instinct a fourni le sujet des premières observations qu'on a faites.

Dans une attaque d'asthme, le malade se lève sur son séant, il fait ouvrir toutes les fenêtres, il cherche le grand air. Dans un rhume, il devient plus frileux, il se couvre davantage, il se renferme dans sa chambre, il désire des boissons chaudes, il mange peu,

parce qu'il a moins d'appétit. Dans une maladie inflammatoire, ce sont des boissons délayantes, l'air frais, peu de couvertures, qu'il demande avec instance. S'il est attaqué d'une fièvre putride, il refuse toute espèce de nourriture animale : l'odeur des viandes le révolte; leur souvenir seul lui soulève le cœur. Mais avec quelle avidité ne reçoit-il pas les fruits acidules et frais, les boissons aigrelettes, le vin, surtout, qui réunit à la propriété de corriger les dégénérations putréfactives, celle de ranimer les forces languissantes! Dans toutes les fièvres un peu graves, on cherche naturellement la position du corps où les muscles, dépensant le moins de forces, en laissent davantage à la nature pour le travail de la coction. En un mot, chez les hommes dont la vie civile n'a pas trop altéré les goûts, et dont l'imagination n'égare pas l'instinct, celui-ci parle souvent d'une manière assez claire. Il a précédé la médecine; on a vu qu'il lui montra le chemin : il peut la suppléer, il peut l'éclairer encore, et ses indications ne doivent jamais être dédaignées.

Nous avons dit aussi que plus la raison se développe, et plus l'instinct paroît perdre

de sa sagacité. Dans les maladies compliquées de l'homme social, l'instinct seroit le guide le plus insuffisant, et même le plus infidèle. Mais quoiqu'il ne puisse fournir maintenant à notre art, ni des vues bien étendues, ni de grandes ressources, c'est très-certainement à lui seul que, dans l'origine, on dut la connoissance des premiers et des plus simples de tous les remèdes.

Indépendamment de ce moyen général, par lequel la force vitale veille à la conservation des êtres animés, il se produit encore chez eux d'autres mouvemens dont ils n'ont point la conscience, mais dont l'effet est également de rétablir l'ordre, soit en évacuant les matières morbifiques, soit en leur redonnant le caractère des humeurs animales saines, soit enfin peut-être en changeant d'une manière indéterminée l'état vicieux des organes les plus intimes. L'observation de ces mouvemens conservateurs est la source la plus féconde et la plus pure des tableaux de maladies, et des essais de traitement. L'art naissant y puisa ses premières richesses : après tant de siècles et de travaux, il y puise encore ses notions les plus exactes et ses vues les plus sûres.

Il est naturel de penser qu'on s'en rapporta d'abord aux appétits des malades, et qu'on se contenta de noter le succès de cette conduite. On observa, par exemple, comme on l'a vu plus haut, que tout homme dont l'état s'éloignoit beaucoup de celui de la santé, désiroit constamment une situation horizontale, des boissons délayantes, l'obscurité, le silence : que ceux qui pouvoient se procurer ces commodités et ces secours guérissoient plutôt, tandis que ceux qui ne le pouvoient pas, soit à raison de leur mauvaise fortune, soit par d'autres circonstances particulières, étoient malades plus longtemps, traînoient dans les langueurs, et périssoient quelquefois à la suite de souffrances lentes. De tous ces faits réunis, constamment observés, on tira plusieurs conséquences pratiques très-simples, mais très-fécondes dans leur application : et les expériences ultérieures, en les confirmant, les rectifiant, ou les limitant, les transformèrent bientôt en axiomes. Voilà le premier pas.

On observa surtout que la nature guérissoit ordinairement en excitant quelque évacuation salutaire; que cette évacuation s'annonçoit par un trouble plus grand, et que

toutes les fois qu'elle n'étoit pas nécessaire pour ramener l'ordre, l'action des organes, alors considérablement accrue, opéroit dans le corps des changemens singuliers, qui rendoient aux humeurs, comme je viens de le dire, leur caractère propre et toute leur vitalité. Voilà le second pas : il est d'une grande importance.

Les malades ne revenoient pas tous à leur état naturel, par la même route. Les uns éprouvoient des vomissemens, des cours de ventre, ou des flux d'urine ; d'autres mouchoient ou crachoient des matières muqueuses et puriformes ; plusieurs éprouvoient des sueurs abondantes, ou des évacuations sanguines par le nez et par les autres émonctoires.

Mais la terminaison des maladies n'étoit pas toujours aussi favorable : la nature n'étoit pas toujours assez forte pour triompher du mal, chasser sa cause hors du corps, ou la rendre sans effet, en la dépouillant de ses qualités nuisibles. Elle ne faisoit alors que de foibles tentatives ; ou si elle excitoit quelques mouvemens isolés plus énergiques, on s'apercevoit bientôt qu'ils étoient dirigés autrement que dans le premier cas ; et la mort

qui venoit terminer cette lutte impuissante, fixant l'attention sur les phénomènes qui l'avoient précédée, leur tableau restoit ineffaçablement gravé dans la mémoire. Quand on retrouvoit ce même ensemble chez un autre malade, on savoit donc qu'il falloit peu compter sur la nature, et que les ressources raisonnées de l'art étoient la seule espérance qu'on pût raisonnablement embrasser.

Les maladies ne se ressemblent ni par les désirs qu'elles inspirent aux malades, ni par les crises qu'elles amènent, ni par leur issue, ni par leur durée. Elles ne sont pas toutes les mêmes; et pourtant plusieurs d'entre elles paroissent avoir le même génie, offrent les mêmes phénomènes, suivent la même marche. La nature les guérit d'une manière uniforme; ou, lorsqu'elle succombe, c'est par la violence d'accidens à peu près semblables. Ainsi, d'un côté, l'on ne peut pas considérer toutes les maladies comme un seul et même fait, comme un seul et même être, tandis que, de l'autre, il n'est pas absolument nécessaire d'en faire autant d'êtres individuels; ou du moins il est possible de les classer, pour le secours de la mémoire, comme on classe les animaux, les plantes, et les fossiles.

Car quoiqu'il soit vrai que ces classifications sont devenues de grandes sources d'erreurs, l'esprit a besoin d'une chaîne qui lie ses connoissances; et, pourvu qu'on ne suive en la formant aucun esprit de système, pourvu qu'elle se borne à représenter certains rapports frappans des phénomènes entre eux; pourvu qu'on n'en tire pas enfin des conséquences plus étendues que ces rapports, elle peut être toujours utile et sans inconvénient, autant qu'elle paroît indispensable.

La durée des maladies a fourni peut-être leur première distinction. Les unes ont un cours rapide, les autres sont tardives dans leurs effets. Celles-ci furent appelées maladies *chroniques*, celles-là maladies *aiguës* : deux dénominations très-bien faites, et qui portent encore l'empreinte de la langue animée des Grecs, de qui nous les avons empruntées.

On forma d'autres distinctions ou classifications, d'après les différences observées dans les phénomènes, dans les crises, dans la terminaison des maladies, enfin d'après tout ce que ces dernières offroient de semblable ou de différent. Ces classifications avoient aussi leur fondement dans la nature :

elles étoient peut-être plus nécessaires encore à l'art de guérir, qui ne mérite véritablement ce nom, que lorsqu'il sait former des plans combinés et complets de traitement.

Celles qui se tirent du tempérament du malade, de son régime, de ses habitudes, en un mot, de tout ce qui, précédant la maladie, peut être mis au nombre de ses causes ; ces distinctions, dis-je, furent faites beaucoup plus tard ; et quand on fut en état de les réduire en système, l'observation avoit fait des progrès considérables ; la manière de tracer des tableaux s'étoit perfectionnée ; l'emploi des premiers remèdes devoit être connu : la médecine en un mot n'étoit plus dans l'enfance.

Pendant que les observateurs épioient les démarches de la nature ; pendant qu'ils les décrivoient, les généralisoient, en tiroient les conséquences le plus à leur portée, il ne faut pas croire que leur jugement restât purement passif ; qu'ils pussent se réduire au rôle de simples spectateurs. Les inspirations de l'instinct leur avoient indiqué l'abstinence des alimens ; elles leur avoient appris à se servir de boissons, tantôt chaudes, tièdes, ou froides ; tantôt aqueuses, adoucissantes,

délayantes; tantôt acides, aromatiques, spiritueuses. Il est vrai qu'ils n'avoient d'abord porté dans leur administration, ni combinaison ni dessein : mais ils avoient noté les bons effets de ces moyens simples; et quand la voix de la nature négligeoit de se faire entendre, l'analogie des cas dut les engager à tenter les mêmes secours. On ne peut nier qu'ils furent d'abord guidés en cela par de simples probabilités, à la place desquelles ils n'avoient rien de mieux à mettre. Bientôt l'expérience venoit changer ces probabilités en certitudes pratiques (1); ou s'ils s'étoient laissé tromper par de fausses ressemblances, le besoin de remonter jusqu'à la source de leurs erreurs, et d'apprendre à mieux apprécier dorénavant ces signes équivoques, les ramenoit à des examens plus attentifs, aiguisoit par ces fautes mêmes la sagacité de leur coup d'œil, et perfectionnoit la finesse de leur tact.

C'est ainsi que l'observation des effets produits par les remèdes éclaira celle des ma-

---

(1) On verra ci-après ce que j'entends par *certitudes pratiques*, et comment je les distingue des certitudes abstraites et rigoureuses de raisonnement.

ladies, rendit leur histoire plus correcte et plus précise, limita les conclusions trop générales qu'on s'étoit souvent pressé d'en tirer : comme, de son côté, l'observation des maladies, après avoir suggéré l'emploi des premiers remèdes, apprit à l'étendre par l'analogie, et le confirmant ou le rectifiant sur de nouvelles épreuves, s'efforça de le soumettre à des règles certaines.

Ce qui dut fournir sur cet objet les notions les plus exactes et les combinaisons les plus heureuses, ce fut la manière dont on voyoit les forces médicatrices de la nature gouverner les crises et produire les évacuations, ou les mouvemens qui peuvent les suppléer. On avoit remarqué, par exemple, qu'une douleur de côté vive et poignante, accompagnée de chaleur, de respiration difficile, de toux, de crachats sanglans, se calmoit quand l'expectoration prenoit à temps un aspect puriforme; que cette évacuation se faisant sans trouble, opéroit une guérison sûre et prompte; que sa suppression pouvoit au contraire causer la mort, ou son interruption ramener tous les accidens. On avoit vu que toutes les crises se font au moyen d'un surcroît d'action dans l'exercice

même de la vie; que cette action devenant plus foible, les retarde ou les empêche entièrement : mais que sa trop grande énergie n'a pas des effets moins funestes; qu'ainsi les mouvemens vitaux doivent être contenus dans de justes bornes, ou ramenés à un certain degré moyen, dont l'aspect des malades peut seul nous apprendre à nous faire, pour tous les cas, et pour toutes les circonstances, une image nette et précise.

On avoit vu que chaque maladie a sa crise propre, dont la nature aime à se servir alors de préférence; mais que cependant quelquefois, à raison des obstacles qui se rencontrent dans l'état des organes, ou par des vues particulières, dont il est impossible au médecin de se rendre compte, elle prend d'autres routes et parvient au même but, par des moyens qui lui sont peu familiers : de sorte, par exemple, qu'on voyoit la pleurésie, dont je viens de parler, guérir non-seulement par des sueurs, ou par des urines abondantes qui remplacent assez souvent l'expectoration ; mais même par des selles bilieuses, genre de crise presque entièrement étranger aux maladies essentielles de la poitrine. Enfin l'on avoit vu que la nature

se trompe quelquefois dans son objet; qu'elle semble, par une espèce de délire, se précipiter dans le péril, ou le créer elle-même, en faisant des tentatives funestes, en dirigeant ses efforts d'une manière inconsidérée, en poussant les évacuations jusqu'au dernier terme de l'épuisement.

D'un autre côté, les appétits naturels, l'analogie, le hasard, des conjectures heureuses, avoient appris que certaines substances, appliquées au corps humain, pouvoient produire les mêmes évacuations, déterminer les mêmes mouvemens (1), auxquels sont ordinairement dues les guérisons sponta-

---

(1) L'homme, a raison de l'exquise sensibilité de ses organes, est, de tous les animaux, le plus susceptible d'être modifié par l'action des alimens, ou des remèdes. Bacon observe que c'est là, tout ensemble, et la preuve de l'empire de la médecine, et la source de ses fréquentes erreurs.

Subjectum istud medicinæ (corpus nimirum humanum) ex omnibus quæ natura procreavit, maxime est capax remedii; sed vicissim, illud remedium maxime est obnoxium errori. Eadem namque subjecti subtilitas et varietas, ut magnam medendi facultatem præbet, sic magnam etiam aberrandi occasionem.

De Augm. scient., l. IV, c. II.

nées. De ces substances, les unes faisoient vomir, purgeoient, provoquoient les sueurs, ou le cours des urines; les autres excitoient les forces languissantes, ou modéroient leur action trop vive, ou les maintenoient dans une sorte de médiocrité; d'autres suspendoient les vomissemens, les diarrhées, les sueurs, et paroissoient agir, tantôt en resserrant tous les émonctoires, tantôt en diminuant leur sensibilité, en portant dans tous les organes un calme inconnu, partagé par l'âme elle-même, et précurseur d'un doux sommeil (1).

---

(1) La saignée et les bains doivent être mis au nombre des remèdes les plus importans. Ils étoient connus dès la plus haute antiquité, comme nous l'apprend l'histoire de la médecine, et surtout comme on peut le juger d'après l'usage étendu qu'en faisoit Hippocrate. Les bains chauds et les bains froids sont conseillés souvent dans ses écrits; il rapporte même les effets qu'il en a obtenus dans différentes circonstances.

Hippocrate faisoit ouvrir presque toutes les veines du corps : il appliquoit des ventouses scarifiées. De son temps, l'on coupoit et brûloit déjà les artères. Ce n'est qu'après beaucoup d'essais plus timides, qu'après une longue suite d'expériences, que les médecins pouvoient s'être enhardis jusqu'à ce point.

Dans tous les pays, l'homme a besoin d'eau pour se

Quand on en fut venu là, touchant la connoissance et l'application des médicamens, le plus difficile se trouva fait : le reste devoit

---

tenir propre : dans les pays chauds, ce besoin se fait sentir plus souvent ; et des corps brûlés par le soleil, ou couverts de poussière, ayant une fois éprouvé le bien-être que donne la fraîcheur du bain, sont naturellement portés à s'en faire une habitude. L'occasion d'en observer les effets dans tous les cas imaginables, renaît donc chaque jour. Si la saison devient plus froide, l'on veut continuer de se laver : mais l'eau de la fontaine, ou du fleuve, produit alors des sensations pénibles. On la fait tiédir ; dans cet état, elle en produit qui sont agréables, quoique d'un autre genre que celles qui accompagnent l'action de l'eau froide. Voilà donc un nouveau besoin, une nouvelle habitude, de nouvelles expériences à faire.

On voit que le bain chaud occasionne des changemens dans l'état du corps ; que ces changemens peuvent être salutaires, ou dangereux, qu'ils diffèrent essentiellement de ceux du bain froid. N'y a-t-il pas encore là de quoi faire rêver les observateurs, et suggérer d'heureuses tentatives pour le traitement des maladies ?

Les anciens rapportent que Médée employa la première, les bains chauds dans cette intention. Par leur moyen, elle rendoit la peau plus souple et les membres plus agiles. C'est pour cela qu'elle prétendoit rajeunir les vieillards, et qu'elle fut accusée de les faire bouillir

être l'ouvrage du temps, de l'active curiosité, surtout du besoin, qui fait imaginer sans cesse des moyens nouveaux, et sans

---

dans de grandes chaudières. Au reste, cette tradition, défigurée par les fables dont on l'accompagnoit, n'est peut-être qu'une fable elle-même ; et qui pis est, elle ne nous apprend pas grand'chose, malgré les efforts des interprètes de l'antiquité pour y trouver quelque utile leçon.

Les monumens historiques ne nous instruisent pas mieux de l'origine de la saignée. On dit que Podalire, au retour du siége de Troie, guérit la fille du roi Damœthus (laquelle avoit fait une chute grave) en la saignant des deux bras. Pline assure que l'hippopotame se saigne lui-même lorsqu'il est devenu trop gras, en se frottant contre des roseaux aigus. Mais le fait est douteux ; et ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'il ait fourni, comme le prétend cet auteur, l'idée du même remède aux hommes.

Il est vraisemblable qu'après avoir observé que les hémorrhagies spontanées sont la crise de plusieurs maladies ; que la rétention des menstrues chez les femmes ou du flux hémorrhoïdal chez les hommes, est la cause d'une foule d'accidens, et leur éruption régulière le signal de la santé ; après avoir vu que les plaies guérissent ordinairement plus vite lorsqu'elles ont saigné quelque temps, et que les vaisseaux, surtout ceux qui ne battent point, se cicatrisent alors avec une grande facilité : il est vraisemblable, dis-je, que,

cesse s'accroît avec ceux qu'il a de se satisfaire. La manière dont les hommes avoient fait leurs découvertes pouvoit les conduire

---

d'après toutes ces observations, on fut conduit à tenter de produire par art ce que la nature ou les accidens avoient produit souvent d'eux-mêmes.

On a vu des apoplectiques tomber sur la face, éprouver de violens saignemens de nez, ou s'ouvrir l'artère temporale, et guérir de leur maladie, par l'effet même de la chute qu'elle avoit occasionnée. Les premiers scrutateurs de la nature ont pu être témoins de faits pareils. Or rien n'étoit perdu pour eux, dans un temps où les connoissances, les vues et les moyens étoient si bornés; où l'attention, portée tout entière sur les faits, n'en étoit distraite par aucune hypothèse théorique.

Galien rapporte une observation qui lui auroit suggéré sans doute l'idée de la saignée, s'il n'en avoit déjà connu les grands effets et la bonne administration. Il fut appelé pour un homme qui s'étoit fait une blessure au bas de la jambe. L'hémorrhagie étoit violente; elle duroit depuis long-temps, et continuoit avec la même impétuosité, malgré tous les styptiques auxquels on avoit eu recours: car l'artère n'étant coupée qu'à demi, les deux bouts ne pouvoient se contracter et se retirer dans les chairs. Galien acheva de couper l'artère; le sang s'arrêta, et l'homme guérit. Mais il ne guérit pas seulement de sa plaie; la grande quantité de sang qu'il avoit perdue, le délivra d'une vieille sciatique, contre

à beaucoup d'autres; ils le voyoient, ils le sentoient. Le but se montroit à leurs yeux dans l'éloignement; la route étoit frayée;

---

laquelle tous les secours de l'art avoient échoué. Galien ajoute qu'étant attaqué lui-même d'une douleur inflammatoire du foie, il fut averti en songe de s'ouvrir le vaisseau qui rampe entre le pouce et l'index; ce qu'il ne manqua pas d'exécuter, et ce qui réussit à merveille. Mais je crois qu'on doit plus compter sur les faits que cet homme célèbre observoit, ou sur les vues qu'il en tiroit étant éveillé, que sur les révélations qu'il recevoit en dormant.

Suivant la fable, un vautour enseigna au berger Mélampe l'usage de la rouille de fer contre l'impuissance, et le hasard celui de l'ellébore contre la manie. Les vautours ne nous enseignent plus rien. Quant à ce qu'on appelle hasard, c'est toujours encore une de nos principales sources d'instruction. Mais elle n'instruit que les observateurs : pour profiter de ce qu'elle offre, il faut y regarder; et celui qui cherche le plus, est aussi celui qui fait le plus de découvertes.

Les premiers remèdes employés dans la pratique, furent les vomitifs, les purgatifs, mais surtout les substances qui réunissent ces deux propriétés. Cela devoit être : leur action est la plus simple et la plus évidente; les mouvemens que ces remèdes provoquent, sont les plus familiers à la nature; leurs avantages, ou leurs inconvéniens, sont les plus faciles à constater.

et des vérités du plus grand intérêt pour eux les attendoient de distance en distance.

Sans entrer dans de plus grands détails, on voit comment la nature et les circonstances les guidant toujours par la main, les inventeurs de la médecine furent poussés à faire leurs observations, à les étendre par l'analogie, à les rectifier par des expériences nouvelles, à les enchaîner dans un ordre méthodique, à placer à côté et dans le même ordre les conséquences qui s'en déduisoient naturellement. L'art existoit donc, même à l'époque où je le laisse : il existoit, non avec toutes les connoissances qu'il peut acquérir, et qu'il n'acquerra peut-être jamais, mais avec presque tous les moyens qui peuvent l'y conduire. On connoissoit l'état sain et l'état malade; on connoissoit l'un et l'autre, non d'après des hypothèses subtiles, mais d'après des signes évidens et certains. On avoit appris à distinguer les maladies, à prévoir leur marche, leurs crises, leurs terminaisons; on s'étoit assuré de l'effet des remèdes principaux; on avoit soumis leur emploi à des règles généralement sûres et constantes; on savoit qu'ils devoient agir d'une telle

manière, dans tel cas déterminé, et dans tel autre, d'une manière différente ou contraire; on s'étoit convaincu surtout qu'ils ne peuvent produire quelques changemens dans le corps, que par le moyen des forces vivantes qui l'animent; que l'art n'opère point sur le cadavre, et qu'on ne sauroit arrêter, troubler, intervertir les mouvemens imprimés par la nature, qu'à l'aide de la nature elle-même.

Voilà l'état à peu près où se trouvoit la médecine du temps d'Hippocrate. Les écrits qui portent le nom de cet homme extraordinaire nous offrent, tantôt des modèles de l'art d'observer et de décrire les maladies, tantôt des résultats généraux sur leur connoissance, ou leur diagnostic, et sur les indications des remèdes; résultats qui renferment presque toutes les grandes vérités, presque toutes les grandes vues, et même on peut le dire sans prévention, le germe de plusieurs des découvertes modernes les plus importantes. On voit qu'avec une matière médicale peu riche, Hippocrate savoit déjà faire beaucoup; et l'on ne sauroit douter que ses succès ne fussent dus à l'ordre dans lequel il avoit acquis ou rédigé lui-même ses

connoissances, à sa manière d'observer et de tirer ses indications, en un mot, à la méthode qui dirigeoit ses vues et ses traitemens.

Je ne prétends tirer aucune conséquence de tout ce qui précède ; mais le lecteur me paroît maintenant plus à portée d'entrevoir s'il est ou n'est pas possible, en effet, de répondre aux reproches allégués contre la médecine.

Je vais les examiner l'un après l'autre avec attention, et peser dans une balance impartiale les raisons dont on les appuie. Ce n'est pas pour soutenir des préventions favorites que j'entreprends cet examen ; c'est pour chercher sincèrement la vérité, qui, devant toujours à la fin s'élever sur les débris de toutes les opinions humaines, est la seule autorité qu'il puisse être à jamais honorable de reconnoître et de défendre.

§. III.

Examen de la première objection.

Il est certain que d'une part la nature de la cause qui meut les corps animés, et de

l'autre, que les circonstances immédiates qui modifient son influence dans les divers organes se dérobent également à nos recherches, et nous sont tout-à-fait inconnues. Il est certain que, si leur connoissance doit servir de base à l'art de guérir, l'art pèche essentiellement par sa base. La question se réduit donc à savoir s'il est nécessaire, ou du moins s'il seroit très-avantageux de pénétrer l'essence même des forces vivantes, et d'avoir une idée précise de la manière dont elles agissent sur le corps.

L'homme ne connoît l'essence de rien, ni celle de la matière qu'il a sans cesse sous les yeux, ni celle du principe secret qui la vivifie et détermine tous les phénomènes de l'univers. Il parle souvent des causes qu'il se flatte d'avoir découvertes, et de celles qu'il se plaint de ne pouvoir découvrir : mais les vraies causes, les causes premières, sont aussi cachées pour lui que l'essence même des choses; il n'en connoît aucune. Il voit des effets, ou plutôt il reçoit des sensations : il observe des rapports, soit entre les objets auxquels il attribue ces sensations, soit entre ces objets et lui-même : il s'efforce d'apercevoir sans cesse de nouveaux rap-

ports (1): il les met en ordre pour fixer leur souvenir dans son esprit, pour les mieux apprécier, pour en tirer ce qui peut servir à sa conservation , ou lui donner de nouvelles jouissances , et voilà tout. En examinant ces prétendues causes , dont la connoissance l'enorgueillit, on voit qu'au fond elles ne sont toutes que des faits. Deux faits se trouvent enchaînés l'un à l'autre dans un ordre successif : on dit que le premier est la cause du second. Celui-ci peut devenir cause à son tour, relativement au troisième qui le suit : comme en remontant vous trouverez toujours un fait antérieur à votre cause, jusqu'à ce que vous arriviez à cette force spontanée (2) qui meut le monde dans son ensemble et dans chacune de ses parties. Or cette cause est la seule véritable ; elle les renferme toutes : et sa nature, ainsi que ses moyens

---

(1) Expliquer un fait par ses rapports avec un autre, ce n'est pas remonter véritablement à sa cause. Quand les deux faits sont identiques, c'est les réduire à un seul ; quand ils sont simplement analogues, c'est déterminer leurs points de ressemblance.

(2) Cette force n'est autre chose que le principe général du mouvement, la puissance active, personnifiée chez la plupart des peuples, sous des noms différens,

propres d'action, se dérobent également à notre foible vue. En vain cherchons-nous à les dégager des nuages qui les couvrent: à chaque effort de notre part l'obscurité semble s'épaissir davantage: nous n'apercevons que des fantômes trompeurs; l'objet fuit et se plonge devant nous dans un vague lointain à mesure que nous croyons en approcher.

D'après la nature des choses, ou plutôt d'après notre propre nature, nous sommes dans l'impossibilité de connoître cette cause première, l'objet des recherches et le désespoir des penseurs de tous les âges. Nous l'entrevoyons sous mille formes diverses; mais elle nous échappe toujours; car dans les phénomènes des trois règnes, dans la marche régulière des corps célestes, et jusque dans les propriétés de la molécule la plus inerte en apparence, elle se fait toujours

---

mais dont il est impossible de nous faire d'autre idée, que celle qui résulte directement des phénomènes de l'univers. Je l'appelle *spontanée*, non que je prétende exprimer par là sa nature, mais parce que ce mot me paroît rendre l'impression qu'en reçoit l'intelligence bornée de l'homme, en voyant cette force agir sans relâche, avec une activité toujours nouvelle et toujours renaissante d'elle-même.

sentir évidemment. Mais que voit-on là de plus que ces propriétés même, la régularité de cette marche, l'ordre et les rapports de ces phénomènes?

Maintenant il reste à savoir si cette connoissance, à la poursuite de laquelle tant de profondes méditations et tant de veilles ont été si inutilement employées, est réellement applicable aux besoins de l'homme. Pour observer l'ordre constant dans lequel se fait le flux et le reflux; pour s'en servir à régler la marche des vaisseaux qui descendent ou remontent à l'embouchure d'un fleuve, ou qui longent des bords escarpés, l'homme a-t-il besoin de connoître quelle force balance l'Océan, quelle loi primitive fait agir cette force avec tant de régularité? a-t-il besoin de connoître la cause des affinités des corps, de leur élasticité, de leur cohésion, pour faire, soit en chimie, soit en physique, toutes les opérations fondées sur ces propriétés? Pour inventer, pour perfectionner l'agriculture, faut-il qu'il arrache à la nature le secret de la vie des végétaux, celui de leur instinct et de leurs penchans particuliers? Non, sans doute. L'observation des faits est son partage: elle lui suffit. Comme il ne

lui importe d'étudier les objets que par leurs rapports avec lui, et que ces rapports même sont de sûrs moyens d'y découvrir tout ce qui peut l'intéresser; il s'ensuit que les objets qui résistent à ses recherches lui sont d'autant moins utiles à connoître, qu'ils sont plus hors de la portée de son esprit; et que, dans le fait, il n'a besoin de savoir que ce qu'il peut apprendre par le bon usage de ses facultés.

J'ignore donc les causes. Mais l'observation m'apprend que tout s'opère dans la nature d'une manière régulière et constante; que dans des circonstances absolument semblables, les faits sont toujours les mêmes; que, si l'on peut quelquefois les rendre différens, c'est à raison des changemens qu'on peut apporter aussi dans les faits antérieurs dont ils découlent, dans les faits simultanés avec lesquels ils ont des rapports étroits.

J'ignore la cause de la digestion : je veux dire cette cause qui fait que les nerfs de l'estomac impriment aux sucs gastriques la faculté de dissoudre tels ou tels alimens; qui enlève à ces mêmes sucs cette même faculté, par l'effet de circonstances dont l'action ne s'exerce que sur le système nerveux en gé-

néral, comme, par exemple, par l'effet de certains désordres moraux. Je l'ignore, et vraisemblablement je l'ignorerai toujours. J'ignore, dis-je, comment des substances douées de qualités diverses sont transformées par l'action de l'estomac et des intestins, en un fluide blanc et homogène, qu'on appelle *chyle;* comment le battement des vaisseaux, le mélange de la portion la plus animée de l'air, que les poumons absorbent, l'impression de la vie dans tous les organes animalisent, par degrés, ce fluide, et le rendent propre à réparer les pertes que souffrent les parties solides, à remplacer les humeurs qui se dissipent par les fonctions de la santé. Mais malgré cette ignorance, je n'en suis pas moins porté par des désirs automatiques, vers les objets qui peuvent servir à ma nourriture. Des goûts constans me ramènent vers ceux qui m'ont constamment réussi. Je vois que les alimens font sur moi des impressions différentes, qu'ils produisent des effets très-variés. Les uns relâchent le ventre, les autres le resserrent. Les uns portent dans toute l'existence un sentiment de calme et de fraîcheur ; d'autres au contraire augmentent la chaleur naturelle, donnent

plus d'activité à tout le corps, impriment à chaque partie, dans un temps donné, une plus grande somme de mouvement. Il en est qui nourrissent suffisamment sous un petit volume, et je sens qu'ils donnent plus ou moins d'occupation à mon estomac. Tantôt leur digestion s'opère sans que j'en sois averti par les phénomènes dont ce travail est ordinairement accompagné, tantôt elle occasionne une véritable fièvre. Il en est plusieurs qui ne soutiennent mes forces qu'autant que j'en prends une quantité considérable. J'éprouve aussi que leur transformation est plus ou moins lente, plus ou moins pénible. Enfin je vois que les alimens peuvent apporter plusieurs modifications importantes dans toute la machine vivante : je vois que ces modifications ne sont pas les mêmes chez tous les individus, dans tous les cas, dans tous les temps. Je me compare aux autres hommes ; et je trouve que parmi les effets observés sur moi-même, il en est plusieurs qui sont communs à toute l'espèce humaine ; que ceux qui paroissent m'être particuliers dépendent de mon âge, de mon tempérament, du climat où je vis, de l'état où je me trouve quand j'en fais usage. De mes essais comparés avec ceux

d'autrui, de toutes ces observations combinées, et de l'expérience même du genre humain, s'il est possible, je tire des règles diététiques, telles, par exemple, que celles dont nous sommes redevables au génie d'Hippocrate. Maintenant je demande si j'ai suivi la route qui conduit à la vérité, si ces règles sont fondées sur une saine logique. Les philosophes, ennemis de la médecine, diroient-ils que non; eux qui recommandent sans cesse d'épier les appétits naturels, de se laisser guider par l'effet des alimens, eux qui célèbrent avec tant de raison le pouvoir du régime (1)?

---

(1) « Les malades guérissent quelquefois sans médecins, mais ils ne guérissent pas pour cela sans médecine. Ils ont fait de certaines choses; ils en ont évité d'autres. S'ils se sont conduits d'après des règles, ces règles sont celles de l'art; s'ils se sont livrés aveuglément à la fortune, c'est en se rapprochant des procédés d'une bonne médecine, que la fortune les a dérobés au danger. Dans le régime, comme dans l'emploi des médicamens, on peut suivre des méthodes utiles; on peut en suivre qui sont pernicieuses : mais les unes et les autres prouvent également la solidité de l'art. Celles-ci nuisent par un emploi mal entendu; celles-là réussissent par un emploi convenable. Or, ce qui convient

Mais la médecine a les mêmes bases que la diététique : les sujets d'observation sont du même genre ; la manière de procéder pour en tirer des conclusions pratiques est absolument la même. Celui qui reconnoît dans l'une les caractères de la certitude, ne peut reléguer l'autre parmi les hypothèses, ouvrage de l'imagination. Je dis plus : les changemens légers qui surviennent dans un corps sain, et les mouvemens nouveaux que produit chaque jour l'exercice de la vie, sont bien moins remarquables que les signes par lesquels les maladies se manifestent à tous les yeux ; les effets des remèdes sont bien plus aisés à constater que ceux des alimens ; car ces derniers n'agissent que d'une manière insensible, et sans introduire d'altérations bien marquées, tandis que les premiers, changeant brusquement l'ordre et le mode des mouvemens naturels, manifestent leur action par des symptômes toujours saillans.

---

et ce qui ne convient pas, étant bien distincts, je dis que l'art existe : car, pour qu'il n'existât pas, il faudroit que le nuisible et l'utile fussent confondus ».

Ιπποκρατης περι τεχνης.

Je demande encore si ce n'est pas à la médecine qu'on doit la diététique? ou, supposé que les observateurs eussent commencé par étudier les effets des alimens, avant de passer à ceux des maladies (ce qui se trouve absolument contraire aux faits, ce qui même, on peut le dire, s'écarte beaucoup de l'ordre que les besoins de l'homme ont dû faire prendre à ses recherches): je demande s'il étoit naturel de se borner à conserver la santé, dont on s'occupe si peu quand on la possède, sans penser à soulager la maladie, qui par tant de sensations pénibles nous ramenant incessamment à l'observation de ses causes et des moyens qui peuvent la soulager, nous force, malgré nous, à demander du secours à tout ce qui nous environne? Les choses assurément ne se passèrent pas ainsi. C'est long-temps après avoir observé les effets que produisent certaines substances nutritives, dans l'état de maladie, qu'on s'est avisé d'observer systématiquement ceux qu'elles produisent dans l'état de santé, ou dans celui qui s'en éloigne peu. Leurs effets dans le premier cas étoient remarquables, parce que cet état l'étoit lui-même; dans le second ils l'étoient infiniment moins,

parce que cet état ne l'étoit point du tout. Les faits marquans frappèrent d'abord; on aperçut les autres plus tard : telle est la marche naturelle.

Ainsi donc la médecine précéda la diététique ; et la diététique n'est qu'une production, qu'une partie de la médecine. Or, je le répète, les sujets de leurs recherches sont analogues et souvent les mêmes ; les résultats qu'on en tire sont fondés sur les mêmes règles de raisonnement. Ni l'une n'a besoin de connoître les causes de la digestion (1), pour noter les faits qui s'y rapportent ; ni l'autre de connoître les causes de la vie, pour observer les écarts auxquels leur action peut être sujette, pour étudier les moyens qui la font rentrer dans l'ordre naturel. Les phénomènes de la santé, ceux des maladies, les effets des alimens ou des remèdes, tout cela tombe sous les sens, et nous en tirons toutes les leçons nécessaires à la pratique de l'art.

La première objection porte donc à faux :

---

(1) Les véritables causes de la digestion rentrent dans celles mêmes de la vie : les unes ne sont pas plus faciles à déterminer que les autres.

et comme l'ignorance des causes n'est pas particulière à la médecine, si ce reproche pouvoit la faire regarder, avec fondement, comme incertaine et conjecturale, il jetteroit le même doute sur les principes de presque toutes les sciences.

§. IV.

Examen de la seconde objection.

En répondant à la première objection, je réponds indirectement à la seconde (1), qui ne fait que la reproduire sous une autre forme, ou en d'autres mots. Je pourrois d'ailleurs demander ce qu'on entend par la nature et les causes premières des maladies. Nous connoissons de leur nature ce que les faits en manifestent. Nous savons, par exemple, que la fièvre produit tels et tels changemens : ou plutôt c'est par ces changemens qu'elle se montre à nos yeux ; c'est par eux seuls qu'elle existe pour nous. Quand un homme tousse, crache du sang, respire avec

(1) Cette seconde objection porte sur notre ignorance, et de la nature, et des causes premières des maladies.

peine, ressent une douleur de côté, a le pouls plus vite et plus dur, la peau plus chaude que dans l'état naturel : on dit qu'il est attaqué d'une pleurésie. Mais qu'est-ce donc qu'une pleurésie? On vous répliquera que c'est une maladie dans laquelle tous ou presque tous ces accidens se trouvent combinés. S'il en manque un ou plusieurs, ce n'est point la pleurésie, du moins la vraie pleurésie essentielle des écoles. C'est donc le concours de ces accidens qui la constitue. Le mot *pleurésie* ne fait que les retracer d'une manière plus abrégée. Ce mot n'est pas un être par lui-même : il exprime une abstraction de l'esprit, et réveille par un seul trait toutes les images d'un assez grand tableau.

Ainsi lorsque, non content de connoître une maladie par ce qu'elle offre à nos sens, par ce qui seul la constitue, et sans quoi elle n'existeroit pas, vous demandez encore quelle est sa nature en elle-même, quelle est son essence; c'est comme si vous demandiez quelle est la nature ou l'essence d'un mot, d'une pure abstraction. Il n'y a donc pas beaucoup de justesse à dire d'un air de triomphe, que les médecins ignorent même la na-

ture de la fièvre, et que sans cesse ils agissent dans des circonstances, ou manient des instrumens dont l'essence leur est inconnue.

Quant aux causes premières des maladies, qu'on les accuse de ne pas mieux connoître, la question me paroît aussi facile à simplifier que la précédente. Entend-on par ce mot les causes qui rendent l'homme, dans tel cas donné, susceptible d'éprouver tel changement dans les fonctions de la vie? Je réponds que nous les ignorons absolument, puisqu'elles sont encore les mêmes que celles en vertu desquelles nous vivons. Mais parle-t-on seulement des faits liés à la maladie, qui font partie de son histoire, et qui peuvent fournir des lumières pour le traitement? Je réponds que ces causes sont toutes du domaine de l'observation : on peut les voir ou les toucher; on peut en acquérir la connoissance par des récits fidèles; et comme elles produisent toujours certains phénomènes dans l'économie animale (car si elles n'en produisoient pas, elles ne mériteroient aucune attention, elles seroient nulles), c'est dans ces phénomènes mêmes qu'il faut les chercher; c'est dans leurs propres effets qu'il faut s'habituer à les reconnoître.

Deux grandes sectes se partagèrent longtemps, chez les Grecs, l'empire de la médecine. Les dogmatiques prétendoient que l'ignorance des causes la fait errer au hasard, et frappe les plans de curation d'un vice radical d'incertitude. Comme les maladies diffèrent toutes à raison de leurs causes, il est, disoient-ils, absolument indispensable d'avoir des notions claires de celles-ci, pour appliquer les remèdes avec méthode. Les empiriques soutenoient, au contraire, que les causes sont hors de notre portée, tandis que les faits se livrent d'eux-mêmes à nos recherches. Suivant cette école, il suffit de connoître tout ce qui fait partie de la maladie, ce que nous pouvons en apprendre par l'observation, ou par une description complète.

Quand vous êtes appelé, disoient les dogmatiques, pour un homme mordu par un chien, vous demandez si le chien étoit ou n'étoit pas enragé ; car votre traitement ne sauroit être le même dans les deux cas : il importe donc de remonter aux causes. Que la morsure, répliquoient les empiriques, soit faite par un chien bien portant ou par un chien enragé, cela n'est point indifférent sans doute ; mais il n'est pas ici question de

causes ; cette circonstance est un simple fait, qui tient essentiellement à l'histoire de la maladie, et sans lequel cette histoire seroit incomplète.

On voit que leur dispute rouloit sur des mots, et que les uns et les autres avoient raison, dans le sens qu'ils y attachoient. Celui des empiriques étoit, selon moi, le plus correct; celui des dogmatiques étoit le plus reçu dans le langage commun.

Mais jusqu'à quel point faut-il donc s'occuper de la recherche des causes, en comprenant sous cette dénomination générale les causes que les anciens appeloient cachées, et celles qu'ils distinguoient par le titre d'évidentes? La réponse est simple ; elle résulte clairement de ce qui précède. Les causes dont la connoissance est nécessaire pour compléter l'histoire de la maladie, ou qui exigent des modifications dans le traitement, se montrent, soit par elles-mêmes, soit par les effets qu'elles produisent : elles sont toutes des objets d'observation. Il seroit dangereux, sans doute, de les ignorer ; et il est toujours possible de les découvrir. Mais on doit rester, relativement aux autres, dans la plus invincible indifférence, et ne pas

sortir de cet axiome fondamental, que plus elles sont au-dessus de nos recherches, moins il nous importe de les connoître. Qu'on me pardonne quelques répétitions. Je m'efforce d'être court; mais il est encore plus nécessaire d'être clair : et lorsqu'on examine, l'une après l'autre, différentes objections qui ne sont au fond que la même, on est bien forcé de ramener plus d'une fois le lecteur à la vérité commune, qui les réfute toutes également.

§. V.

Examen de la troisième objection.

Tout médecin qui a réfléchi sur les vraies difficultés de son art sera forcé de convenir que la troisième objection (1) est beaucoup mieux fondée que les deux premières. Les maladies sont très-variées; elles sont susceptibles de complications infinies. L'âge, le sexe, le climat, la saison, le caractère de l'épidémie régnante, tout jusqu'à des circon-

(1) Elle porte sur la difficulté d'avoir des notions exactes des maladies, et de s'assurer de l'effet des remèdes.

stances en quelque sorte inappréciables, peut les modifier de mille manières diverses, donner aux phénomènes de nouveaux aspects, les enchaîner dans un nouvel ordre de succession ou de balancement réciproque, conduire les crises à d'autres terminaisons. La séméiotique, ou l'art de reconnoître les différens états de l'économie animale, par les signes qui les caractérisent, est sans doute la plus difficile comme la plus importante partie de la médecine. A chaque instant on est obligé d'admettre des exceptions aux règles par lesquelles on croyoit pouvoir être guidé. Rien de fixe dans leur application; rien de constant dans les plans de conduite qu'elles doivent fournir : de sorte qu'à l'exception de quelques principes très-généraux, et par conséquent peu propres à nous éclairer dans le détail de chaque circonstance particulière, il semble que le savoir théorique du médecin devienne nul au lit des malades; que son savoir pratique réside tout entier dans une sorte d'instinct perfectionné par l'habitude. En effet, c'est en s'identifiant, pour ainsi dire, avec l'être souffrant, en s'associant à ses douleurs, par le jeu prompt d'une imagination

sensible, qu'il voit la maladie d'un seul coup d'œil, qu'il en saisit tous les traits à la fois; car c'est ainsi qu'il en partage à un certain point toutes les impressions; et cet instinct lui fait, en quelque sorte, pressentir plutôt que prévoir l'utilité de certains remèdes, dont les effets lui sont d'ailleurs connus. Voilà, sans doute, une manière de procéder qui doit paroître peu fidèle et peu sûre. Ce n'est là véritablement ni la marche du géomètre ou du calculateur, ni même, à ce qu'il paroît au premier coup d'œil, celle du logicien sévère, qui va pas à pas, de proposition en proposition. Or si dans les sciences mathématiques le moindre défaut d'exactitude, quant à la construction ou quant à l'emploi des formules, mène inévitablement aux conséquences les plus fausses, pourra-t-on constamment éviter l'erreur dans un art où les succès tiennent uniquement à la sagacité des organes, où les vues les plus heureuses sont bien moins des raisonnemens que des inspirations?... Cela est difficile sans doute; mais cela n'est pas impossible, du moins je le crois ainsi.

Et d'abord je ne crois pas impossible de se faire une idée juste des modifications que

les maladies éprouvent; de démêler à quelles circonstances elles sont dues, de quelle manière il est avantageux d'en tracer le tableau. Car comment les a-t-on soupçonnées? comment s'est-on assuré de leur existence? comment est-on remonté jusqu'à leur source? c'est-à-dire comment a-t-on su que telle ou telle circonstance pouvoit y donner lieu? N'est-ce point à l'observation que nous devons ces premiers pas importans? Ce que l'observation a commencé, pourquoi ne l'achèveroit-elle pas? pourquoi ne parviendroit-on point, par son secours, à réduire en système ces différentes séries de faits, qu'on n'admet déjà comme distinctes entre elles, que parce qu'on a pu réellement les distinguer, au moins quelquefois.

Nous jugeons que les maladies diffèrent par leurs causes, attendu que nous les voyons différer par leurs phénomènes. Si leurs phénomènes étoient les mêmes; si elles guérissoient toutes par les mêmes crises ou par les mêmes remèdes: qui jamais eût pensé que beaucoup de circonstances diverses peuvent, chacune à leur manière, influer sur elles et les modifier? On ne sauroit soupçonner de causes, lorsqu'il n'y a point d'ef-

fets, ou plutôt ceux-ci n'existant pas, celles-là ne sauroient avoir lieu.

Mais l'observation nous fait apercevoir des différences entre les maladies : elle nous fait voir que ces différences suivent certaines lois, comme tous les phénomènes de la nature ; que les changemens produits par les maladies, dans l'état des corps animés, ont des rapports réguliers avec certains faits antérieurs ou présens. Nous pouvons donc déterminer ces rapports, ou l'enchaînement des effets avec ce qu'on appelle leurs causes ; car nous pouvons savoir, quand nous voyons un fait, que tel autre l'a précédé. L'observation nous fait donc reconnoître si l'un dépend de l'autre, s'il le suit ou l'accompagne ; et réciproquement, quand la cause se montre, nous prévoyons sans peine l'effet qui doit la suivre. L'observation peut donc apprécier l'influence de toutes les circonstances qui en ont une véritable : elle peut réduire cette connoissance en règles fixes ; la rendre plus exacte par la méthode, plus présente à l'esprit par l'habitude de la retracer et d'en faire des applications.

Je dis qu'elle peut le faire : je devrois dire qu'elle l'a fait. Qu'on parcoure sans préven-

tion les travaux des vrais interprètes de la nature, c'est-à-dire de ceux qui décrivent naïvement les faits, de ceux qui ne font que les résumer dans des règles générales, ou les traduire, en quelque sorte, d'une manière plus abrégée, sans jamais forcer ni déguiser leur sens direct. Qu'on voie dans quel esprit ils ont observé, assimilé, distingué, classé les maladies, soit d'après les phénomènes qu'elles présentent, soit d'après les causes qui les modifient. Qu'on examine, par exemple, relativement aux épidémies, les recherches et les vues générales d'Hippocrate, de Baillou, de Sydenham, de Ramazzini, de Dehaen, de Stork, de Stoll, etc., etc. Mais que dis-je? les écrits du seul Hippocrate nous mettent en état de prononcer sur ce point. Qu'on parcoure donc ses admirables résultats sur les maladies des âges, des sexes, des climats, des saisons; qu'on les rapproche surtout de la nature, telle qu'elle peut se montrer, chaque jour, à l'observateur attentif: je ne crains pas de le dire, la médecine a d'autant moins à redouter un pareil examen, qu'il sera plus réfléchi, plus judicieux, plus impartialement sévère.

L'homme se trouve jeté, comme au hasard, au milieu des scènes du monde. Les objets passent en foule sous ses yeux. C'est par leurs différences et par leurs rapports d'analogie ou de parité qu'ils le frappent; c'est en les comparant entre eux et avec lui qu'il apprend à les connoître ; c'est en se comparant avec eux qu'il apprend à se connoître lui-même. S'il ne les voyoit qu'isolés, sans les rapports qu'il peut avoir avec eux, sans les rapports qu'ils peuvent avoir entre eux relativement à lui, sans doute ils lui seroient tous inconnus. S'il n'apercevoit rien hors de lui, s'il ne pouvoit se mesurer à rien, il s'ignoreroit à jamais, ou plutôt il n'existeroit pas; car il ne seroit averti par aucune impression étrangère (1), de sa propre existence : or il ne peut la concevoir dépouillée de ce qui la fait sentir. La nature a donc voulu que la source de nos connoissances fût la même que celle de la vie. Il faut recevoir des im-

(1) Les impressions internes qui résultent directement du jeu de la vie seroient bientôt nulles, dans cette hypothèse; l'habitude en effaceroit bientôt le sentiment, et le *moi* cesseroit de les apercevoir.

pressions pour vivre; il faut recevoir des impressions pour connoître : et comme la nécessité d'étudier les objets est toujours en raison directe de leur action sur nous, il s'ensuit que nos moyens d'instruction sont toujours proportionnés à nos besoins. Ce principe, incontestable en général, est peut-être encore plus frappant de vérité, dans son application aux objets qui sont du ressort de la médecine, particulièrement à celui qui nous occupe maintenant. En effet, les modifications des maladies ne sont importantes à connoître, que parce qu'elles en dénaturent les phénomènes; mais dès lors elles deviennent remarquables, elles le deviennent par cela même, et les tableaux se trouvent nécessairement d'autant plus distincts, qu'il est plus essentiel de ne pas les confondre.

Mais la variété des maladies et leurs complications n'empêchent-elles pas absolument que nous puissions en avoir des notions complètes? La tête la plus vaste, la mémoire la plus heureuse, peut-elle avoir toujours présens à la fois, tant de souvenirs si divers? Il est sûr que pour les fixer et les retenir, il faut pouvoir les rapporter à un certain nombre

de principes généraux ; et voilà ce qui rend les systèmes, considérés comme expositions méthodiques, absolument inévitables. Mais on a bien senti les erreurs où pouvoient conduire des classifications arbitraires et prématurées. Le danger étoit plus grand peut-être en médecine que dans aucune autre partie des sciences. Les meilleurs esprits ont donc pensé qu'il falloit observer long-temps encore chaque maladie, comme un être individuel, distinct de tout autre ; qu'il étoit nécessaire de répéter, de multiplier les remarques et les essais avant d'établir des axiomes généraux, applicables à tous les cas. Ils ont dit, par exemple, qu'il étoit absurde de ranger sous le titre commun de phthisie, des maladies qui diffèrent absolument les unes des autres, et par leurs circonstances déterminantes, et par leurs phénomènes, et par le traitement qu'elles exigent; qu'il n'y a peut-être pas deux phthisies parfaitement semblables; que par conséquent il faut se borner à les décrire chacune en particulier, avec son génie et ses phénomènes propres. Enfin des hommes d'un grand mérite ont soutenu que cet empirisme qui se dépouille non-seulement de toute hypothèse, mais

même de toute méthode trop générale d'assembler les faits ou de tracer les indications des remèdes, peut seul nous mettre sur la véritable route des découvertes utiles.

Les nosologistes, tels que Sauvages, Linné, Sagar, Vogel, et Cullen lui-même, en rapportant toutes les maladies à certaines divisions principales, en les rangeant par familles, comme les botanistes rangent les plantes, ont fait, il est vrai, des tables plus propres à secourir la mémoire d'un bachelier qui soutient thèse, qu'à montrer au praticien l'ordre dans lequel ses connoissances et ses plans de curation doivent être enchaînés. Quand ils ont voulu tout dire, ils se sont perdus dans de futiles détails : ils ont multiplié, presque à l'infini, les familles et les espèces ; et plus ils auroient perfectionné ce plan, plus ils se seroient rapprochés des simples descriptions individuelles. Quand ils ont voulu, comme Cullen, ne faire aucun double emploi, ne tenir aucun compte des maladies symptomatiques ou déguisées, dont le traitement doit être différent de celui de la maladie qu'elles imitent : ils ont laissé de grandes lacunes dans leurs tableaux ; ils ont été forcés à regarder comme non-avenues

une foule d'observations précieuses. Au lieu de s'étendre entre leurs mains, l'art s'est donc rétréci. En ramenant tout à des vues rigoureusement générales, espérant par là remplir les vides qui se trouvent encore dans l'ensemble le plus complet des faits médicaux, ils éteignent chez leurs lecteurs le véritable esprit d'observation ; et la pratique qui résulte de leur manière de considérer l'économie animale est presque toujours mesquine, foible, souvent même très-erronée.

Mais s'il étoit vrai que chaque maladie différât essentiellement de toutes les autres; si l'on ne pouvoit se laisser guider dans son étude par aucune règle générale; si l'on ne pouvoit parvenir à prévoir sa marche et ses crises, à leur approprier une méthode raisonnée et sûre de traitement, il est évident qu'on ne se feroit une idée précise et complète de cette maladie, que lorsqu'elle auroit parcouru tous ses périodes; et ce ne seroit qu'alors, c'est-à-dire quand il ne seroit plus temps, qu'on pourroit donner aux malades des secours dirigés par d'évidentes et sages indications; en un mot, l'art n'existeroit point. Mais ceux qui combattent le plus vi-

vement les systèmes nosologiques sont bien éloignés de tirer ce résultat. L'empirisme qu'ils professent prête au contraire à la médecine un très-grand pouvoir. Ce sont eux qui manient le plus hardiment les grands remèdes; qui s'en reposent le moins sur la nature; qui, mettant de côté toutes ces hypothèses futiles et même dangereuses, par lesquelles la pratique est énervée et corrompue, recueillent les fruits les plus heureux de l'application courageuse et prudente qu'ils font, chaque jour, de ces remèdes énergiques. Ils se conduisent donc d'après des règles. Sans cela comment oseroient-ils seulement prédire que le mercure arrêtera les progrès d'un ulcère vénérien, ou que le quinquina coupera les accès d'une fièvre opiniâtre?

D'un autre côté, l'on se tromperoit beaucoup, si l'on croyoit que les nosologistes et leurs partisans les plus zélés dirigent toujours leur pratique d'après ces ingénieuses, mais infidèles classifications. L'observation des maladies les dégoûte bientôt d'un ordre factice, dont l'application pratique est quelquefois impossible, presque toujours embarrassante, très-souvent hasardeuse. Qu'arrive-t-il donc? le classificateur et l'empirique

philosophe, quand ils ont également du talent, ne suivent pas des routes si différentes qu'on pourroit le croire. La nature les guide l'un et l'autre comme par la main. Elle leur montre les objets sous leurs véritables couleurs, les grave dans leur souvenir par des traits frappans, les y classe par des analogies ou par des dissemblances réelles. Elle résume enfin pour eux, et souvent presque à leur insu, les généralités fondamentales qui doivent leur servir de guide. Cette méthode de la nature est aussi simple qu'étendue et féconde. On en trouve des traces dans les écrits de tous les bons praticiens; et c'est par elle seule qu'ils ont mérité ce titre. La plupart, il est vrai, ne l'ont suivie que par un heureux instinct; mais en les lisant l'on sent à chaque page qu'ils lui sont redevables de tous leurs succès.

Il y auroit cependant de la témérité à penser que tant de bons esprits qui mettoient sans cesse en pratique cette méthode, l'ont toujours entièrement méconnue. Mais quoique les hypothèses les plus erronées en offrent des traces précieuses, auxquelles même peut-être elles ont dû leur éphémère célébrité, personne que je sache ne l'a dé-

veloppée d'une manière précise et complète. Je vais essayer d'en indiquer le mécanisme, en attendant que je l'expose plus en détail, dans un tableau général de nosologie, de matière médicale et de thérapeutique, auquel cette méthode servira de base commune.

A considérer les maladies par leurs causes, ou par leurs circonstances déterminantes, et par la liaison, les rapports et la gravité de leurs symptômes, c'est-à-dire à les considérer dans leur ensemble et sous tous leurs points de vue, l'une ne ressemble jamais à l'autre. Deux rhumes, deux simples fièvres éphémères, ne sauroient être exactement les mêmes : il y a toujours, comme dans les physionomies les plus semblables en apparence, des traits ou des nuances qui les distinguent. Or les moindres modifications dans leur caractère devant en apporter d'analogues dans leur traitement, il importe d'étudier chaque cas en lui-même, afin de tirer de la combinaison ou de la dépendance naturelle de ses divers phénomènes un plan raisonné de conduite, comme on cherche le mot d'une énigme, dans chacune, dans l'ensemble et dans les rapports mutuels des pro-

positions qui la composent. Pour apprécier au juste une maladie, il faut donc savoir la valeur précise des différens phénomènes qu'elle présente; il faut savoir de plus si, dans chaque nouvelle combinaison, ils ne sont pas tellement dénaturés, qu'ils résistent à l'efficacité des moyens par lesquels on les a combattus utilement, soit isolés, soit associés dans d'autres combinaisons; car alors, il faut en convenir, la médecine flotteroit souvent au hasard et sans boussole sur une mer inconnue.

Quand les hommes observent pour la première fois un objet, ils en notent les circonstances les plus saillantes; ils les comparent entre elles; ils placent sur la même ligne celles qui se lient par des rapports. Des observations nouvelles leur font apercevoir de nouveaux faits plus déliés ou moins importans, lesquels se trouvent également enchaînés par des rapports analogues. On ne tarde pas à reconnoître que les uns et les autres peuvent être diversement gradués, diversement combinés et nuancés; et qu'enfin dans tous les objets de nos recherches, d'un petit nombre de faits ou de phénomènes communs, se forment tous les faits parti-

culiers, quelque admirable que soit leur variété, quelque infinie que soit leur multitude. C'est ainsi que dans le chant et dans la voix parlée, très-peu de sons suffisent pour peindre toutes les affections de l'âme; que les moyens peu variés par lesquels les organes de la bouche changent en langage déterminé les sons échappés du larynx, donnent à l'expression du sentiment la précision de la pensée; car toutes ces modifications, désignées par les grammairiens sous le nom de consonnes, se réduisent à un petit nombre. C'est encore ainsi que quelques signes suffisent pour fixer, par l'écriture, les richesses des différens idiomes ou les prestiges de la musique la plus savante.

En notant avec soin ce qui peut séduire, émouvoir ou convaincre dans la marche du discours, dans les images, dans la forme du raisonnement, les anciens rhéteurs s'aperçurent bien vite que ces beautés, ou plutôt les moyens par lesquels on les produit, ne sont pas aussi différens qu'ils paroissoient d'abord devoir l'être; et qu'en réunissant sous le même titre ceux qui se ressemblent, on les peut tous réduire à un petit nombre de généralités ou de résultats com-

muns. Or ces résultats, ou les règles qu'ils expriment, sont comme les ressorts secrets et magiques de l'éloquence et de la poésie; mais ils n'ont jamais, à la vérité, de pouvoir qu'entre les mains des enchanteurs.

Toutes les remarques précédentes s'appliquent également aux objets que présente l'observation des maladies. A chaque cas nouveau l'on croiroit d'abord que ce sont de nouveaux faits; mais ce ne sont que d'autres combinaisons; ce ne sont que d'autres nuances. Dans l'état pathologique, il n'y a jamais qu'un petit nombre de phénomènes principaux : tous les autres résultent de leur mélange et de leurs différens degrés d'intensité. L'ordre dans lequel ils paroissent, leur importance, leurs rapports divers, suffisent pour donner naissance à toutes les variétés des maladies. A partir de la douleur la plus foible jusqu'à la plus insupportable; de l'incommodité la plus simple jusqu'à la maladie la plus compliquée; de la fièvre éphémère jusqu'aux fièvres pestilentielles : on n'observe partout que les mêmes formes, les mêmes traits, les mêmes couleurs générales. C'est de leurs alliances, de leurs teintes

opposées ou combinées ; c'est de leur concordance ou de leurs contrastes que la nature fait sortir cette multitude de tableaux, si différens les uns des autres, au premier coup d'œil, comme on vient de voir que l'art savoit, au moyen d'une très-petite quantité de signes, reproduire aux yeux tous les chefs-d'œuvre du génie musical, ou leur faire entendre toutes les merveilles de la parole.

Cette méthode symptomatique est l'ouvrage de la nature elle-même : elle n'a rien de l'arbitraire des méthodes factices. Elle simplifie l'observation des maladies, leur histoire et leur traitement. Elle ne dispense pas, il est vrai, d'étudier le génie propre de celles qui en ont véritablement un, ni de rechercher les effets particuliers des remèdes spécifiques, qui, pour le dire en passant, sont beaucoup moins nombreux qu'on ne pense : mais elle aide la mémoire, sans égarer le jugement, et n'est pas moins un guide sûr dans la pratique de la médecine, qu'un moyen naturel d'en lier les connoissances. Plus on s'en éloigne, et plus on s'égare ; plus on la suit scrupuleusement, et plus on obtient de succès. Voilà ce que nous appren-

nent l'expérience journalière, et la lecture réfléchie des écrivains de pratique de tous les siècles.

La troisième objection, quoïque plus spécieuse que les précédentes, ne peut donc encore soutenir un examen scrupuleux.

§. VI.

Examen de la quatrième objection.

Je passerai rapidement sur eette quatrième objection : elle ne mérite pas de diseussion détaillée. En effet, qu'a-t-on besoin de connoître la nature des remèdes pour observer les changemens qu'ils produisent dans les eorps ? On ne eonnoît pas davantage celle des alimens : eependant on a constaté que leurs effets diffèrent ; on a constaté qu'ils diffèrent suivant les eireonstances où se trouve celui qui les prend, suivant la manière dont il les emploie, et l'on a tiré d'une longue suite d'expériences des règles diététiques, fondées sur toutes les bases des certitudes humaines. La manière de raisonner touchant l'action et l'emploi des remèdes est la même. Il nous est donc inutile de savoir

quelle est la nature (1) du quinquina, pour remarquer son pouvoir spécifique dans les fièvres intermittentes; quelle est celle de l'antimoine, ou du mercure, pour nous assurer que, moyennant certaines combinaisons, l'un fait vomir, tandis que l'autre, sous plusieurs formes différentes, guérit les maladies vénériennes (2). Des essais réitérés peuvent

---

(1) On pourroit même encore demander aux ennemis de la médecine, ce qu'ils entendent par cette *nature des remèdes qu'on ne connoît pas :* ils seroient peut-être assez embarrassés de répondre nettement.

(2) « Il faut tirer toutes les règles de pratique, non d'une suite de raisonnemens antérieurs, quelque probables qu'ils puissent être, mais de l'expérience dirigée par la raison. Le jugement est une espèce de mémoire, qui rassemble et met en ordre toutes les impressions reçues par les sens : car, avant que la pensée se produise, les sens ont éprouvé tout ce qui doit la former; et ce sont eux qui en font parvenir les matériaux à l'entendement. »

HIPPOCRATE, *Παραγγελίαι.*

Voilà ce qu'Aristote a dit depuis dans cet axiome, si célèbre chez les modernes, et si bien développé dans les écrits de Locke, d'Helvétius, de Bonnet et de Condillac : *Nihil est in intellectu, quod prius non fuerit in sensu.* Mais Hippocrate peint, en quelque sorte, ce qu'Aristote ne fait qu'énoncer.

nous apprendre qu'un remède produit tel effet, dans tel cas, et sous telle condition ; que, dans d'autres cas, son effet est différent, ou contraire; qu'en le modifiant, le combinant avec certains autres moyens connus, on obtient encore de nouveaux résultats. Tous cela, c'est l'observation qui nous l'enseigne : et quand nous connoîtrions la nature intime du remède, les faits notés en l'éprouvant, ne seroient ni plus certains, ni mieux liés entre eux. Or, pour assurer sa marche dans toute science expérimentale, l'homme n'a besoin que de constater les faits, de leur donner dans son esprit, autant qu'il est possible, le même ordre et les mêmes rapports qu'ils ont dans la nature; et de n'en tirer que les conséquences qui s'y trouvent renfermées expressément.

§. VII.

Examen de la cinquième objection.

Les difficultés de l'art, alléguées dans la cinquième objection, sont réelles : mais elles ne sont pas insurmontables. Hippocrate a dit, avec cette énergie et cette rapidité d'expression qui le caractérisent : « La vie est

courte, l'art est long, l'occasion fugitive, l'expérience périlleuse, le jugement difficile. » — L'expérience est périlleuse, j'en conviens. S'il est une fonction qui demande toutes les éminentes qualités de l'esprit, c'est sans doute celle de tirer de justes indications des symptômes d'une maladie, d'observer l'effet des remèdes, d'établir des règles d'après lesquelles on puisse les employer à l'avenir avec sûreté. Mais quand on dit qu'un art est difficile, on est loin de dire qu'il n'existe pas : on dit implicitement le contraire. Le même Hippocrate fait à ce sujet, dans son traité de la *Médecine primitive*, une observation pleine de bon sens : elle me paroît réduire la question à ses véritables termes. — « Si la médecine n'étoit pas un art comme tous les autres, il n'y auroit, dit-il, ni bons ni mauvais médecins : ils seroient tous également bons, ou plutôt ils seroient tous également mauvais. » — En effet, il ne peut y avoir de différence entre les hommes qui cultivent un art, que lorsque les règles de cet art sont dans la nature : alors seulement, les uns peuvent les connoître, les autres les ignorer. Quand elles n'y sont pas, elles sont également inconnues à tous.

Il faudroit nous répéter jusqu'au dégoût, si nous voulions répondre en détail à chacun des traits particuliers que présente cette cinquième objection. Elle a été réfutée plusieurs fois indirectement sous tous ses points de vue, dans le cours de cet écrit. En rendant compte de la manière dont se forme le tableau de nos connoissances; en indiquant les moyens que nous avons de le tracer; en faisant voir leur rapport constant avec nos besoins, je crois avoir donné la solution complète, non-seulement de la question présente, mais même de plusieurs autres questions subsidiaires qui s'y trouvent liées.

Mais sans chercher à prouver encore que les hommes ont été poussés, par un besoin très-impérieux, vers l'étude de la médecine; que tous les objets en peuvent être soumis aux sens; que ses principes résultent directement des faits recueillis par l'expérience: je prie le lecteur d'observer, à l'égard des difficultés qui se rencontrent dans l'application de ces principes, ou des doutes dont leurs conséquences sont obscurcies, qu'avant d'en rien conclure contre la médecine, il seroit convenable d'examiner si les autres arts sont en effet susceptibles de cette mar-

che précise et mathématique, de ces certitudes rigoureuses qu'on lui reproche de ne pas offrir.

Avec des tables de logarithmes, l'homme le plus borné fait des calculs dont il ignore absolument le mécanisme. Son travail ne demande ni esprit, ni connoissances, ni réflexion : le succès ne dépend jamais du talent; il ne faut que la connoissance de la formule. Quand on dit que les principes de notre art sont incertains, veut-on dire qu'ils n'ont pas ce genre de certitude ? Quand on dit qu'ils sont d'une application difficile, veut-on dire que, pour la faire constamment avec succès, il ne suffit pas de placer les données du problème à côté d'une table qui nous offre sa solution toute trouvée ? Je suis très-éloigné de penser que la connoissance particulière des maladies, ou celle de l'effet des remèdes, puisse être portée jusqu'au degré de précision qui caractérise les certitudes du calcul : je prétends encore moins que le pronostic soit susceptible de cette même précision, en quelque sorte purement intellectuelle. Tout ce qui tient à la pratique de la médecine exige assurément beaucoup d'opérations d'un genre

très-différent de celles qu'une simple formule suffit pour faire bien exécuter. Ni les inventeurs qui se sont ouvert de nouvelles routes, ni les esprits philosophiques qui ont pris soin d'ordonner leurs observations en corps de doctrine, malgré les travaux importans dont nous sommes redevables aux uns et aux autres, ne peuvent véritablement que diriger le praticien dans ses recherches, et mieux circonscrire à ses yeux les objets, fortifier son expérience de celle des siècles précédens : et peut-être a-t-il besoin d'autant de talent pour bien se servir de leurs résultats, qu'eux-mêmes pour les trouver.

Mais quels sont les arts qui ne demandent point des talens et des efforts ? En est-il un seul où les succès puissent être rigoureusement calculés d'avance ? Phidias ébauche une statue; il a le sentiment des beautés sublimes dont il la revêt dans son cerveau : cependant il n'est point rigoureusement sûr d'exécuter ce qu'il a conçu. Homère dessinant un poëme épique ; Racine traçant le plan d'une tragédie ; Pergolèse, Sachini, Paësiello, Mozart, Méhul, combinant les effets que doivent produire d'heureuses et savantes alliances de sons, ne peuvent être

assurés de faire un bon ouvrage. Leurs succès antérieurs, leurs grands talens, le travail le plus assidu, ne sauroient les rendre entièrement maîtres de l'avenir : il est une foule de circonstances qui peuvent faire avorter leur dessein le plus beau, leurs espérances les mieux fondées.

L'agriculture est un art. Elle a dans la nature des règles qui sont déjà découvertes, ou que l'on cherche à découvrir. L'observation journalière l'étend et la perfectionne. Elle est un art, pour revenir à la définition d'Hippocrate, parce qu'il y a des gens qui cultivent bien, et d'autres qui cultivent mal. Le plus habile cultivateur, après avoir préparé son champ, se détermine, sur la foi de l'expérience, à confier ses semences à la terre. Toutes les précautions, tous les moyens reconnus utiles, dans les circonstances analogues, il les met en usage; toutes les probabilités lui promettent une bonne récolte. Dans un certain nombre d'années, prises ensemble, très-certainement la sienne sera meilleure que celle de son voisin négligent et sans lumières. Mais pour une année déterminée, pour celle, par exemple, où nous supposons qu'il a redoublé de soins, les paris

en sa faveur ne seroient fondés que sur des vraisemblances. Qui sait si la gelée, la grêle, ou d'autres événemens désastreux, ne viendront pas renverser tous les fruits de sa prévoyance et de ses travaux? Le médecin se trouve précisément dans le même cas. Il connoît la maladie; il fait naître ou saisit l'occasion convenable; il donne le remède. Dès ce moment, on doit regarder la curation comme livrée, sous quelques rapports, à la merci de la fortune, c'est-à-dire, comme dépendante d'une foule de nouvelles circonstances, dont les effets éventuels se dérobent à tout calcul précis.

Mais quoiqu'il soit rigoureusement possible qu'un vomitif n'excite pas le vomissement, ou qu'un purgatif ne purge pas; quand j'emploie ces remèdes, dans un cas qui les demande, à la dose et avec les précautions nécessaires, je n'en suis pas moins assuré d'avance de leur opération : non que je puisse en avoir une certitude mathématique; mais j'en ai toutes les certitudes morales : or, les hommes sont bien forcés de se contenter de celles-là pour la pratique de la vie, et elles leur suffisent toujours, par la raison même qu'elles sont les seules que la na-

ture comporte dans la pratique ou dans l'application du raisonnement au positif des faits.

Parmi les écrivains qui ont attaqué le plus vivement la médecine par des argumens ou par des sarcasmes, on compte, il faut l'avouer, plusieurs penseurs, plusieurs philosophes, qui méritent d'être mis, à cause des préjugés funestes qu'ils ont contribué à détruire, au rang des principaux bienfaiteurs de l'humanité. Occupés du noble projet de donner une marche plus sûre à l'esprit humain, et de perfectionner toutes les parties des sciences, ils ont poursuivi partout, le flambeau à la main, les idées fausses ou vagues. N'en doutons pas: s'ils ont traité notre art d'une manière si peu favorable, c'est qu'ils le considéroient comme une véritable superstition; et s'ils ont voulu renverser les idées qu'on s'est faites dans tous les temps de sa puissance, c'est qu'ils ne les jugeoient propres qu'à nourrir la crédulité publique, et à favoriser cette malheureuse disposition de notre esprit, qui le détermine si souvent sans motif ou sur les plus vagues aperçus. Mais ils n'ont pas voulu voir qu'en ébranlant ses bases, ils ébranloient celles de presque toutes les sciences

usuelles. N'est-il pas évident, par exemple, que ses principes sont plus certains que ceux de la morale elle-même, dont néanmoins le perfectionnement étoit le but principal de leurs travaux ?

Je m'explique.

Les causes des mouvemens physiques sont beaucoup plus régulières et plus constantes dans leur action, que celles des déterminations morales. Les signes des maladies sont plus évidens, moins variables, plus à la portée des sens observateurs que les signes des affections de l'âme. L'effet des substances qu'on peut appliquer au corps est plus immédiat, plus sûr, plus facile à constater que celui du régime et des remèdes moraux, c'est-à-dire que l'effet des lois, de l'instruction ou des habitudes. Il sera toujours plus facile de se faire des règles pour imiter, dans des cas analogues, les cures du premier genre, què pour répéter celles du second. J'ajoute que la correspondance intime du physique avec ce qu'on appelle le moral et la dépendance des idées ou des passions, par rapport à l'état des organes, à la nature des impressions qu'ils reçoivent, empêchent que la morale puisse être solidement établie

sans le secours des connoissances physiologiques et médicales ; et pour tracer ses plans de curation ou ses leçons pratiques, le moraliste devroit presque toujours s'adresser d'abord au médecin. Souvent c'est un régime, ce sont des médicamens physiques appropriés, et non des raisonnemens, des exhortations ou des menaces, qu'il faut mettre en usage, pour ramener les hommes dans les routes de la sagesse et de la vertu ; et si l'on considère les choses plus en grand, sans doute l'éducation publique, pour fortifier les âmes, doit fortifier les corps ; pour régler les habitudes morales, elle doit régler les habitudes physiques; pour corriger les passions, elle doit commencer par corriger les tempéramens.

Comme il doit être encore question ci-après, des difficultés qui se rencontrent dans la pratique de la médecine, difficultés dont personne, j'ose l'assurer, ne sent plus le poids que moi-même, je n'en dirai pas davantage dans ce moment.

Et si l'on ajoute qu'il reste dans les traitemens des maladies une infinité de points douteux ; que même plusieurs de ces maladies sont, dans l'état présent de l'art, abso-

lument incurables (1) : j'en conviendrai facilement. Tout n'est pas éclairci. Plusieurs altérations morbifiques, portées à un certain degré, bravent malheureusement tous les moyens connus. Il en est aussi plusieurs qui deviennent mortelles par leur seule durée. Mais quelques doutes isolés peuvent-ils ébranler un enchaînement de certitudes ? quelques maladies incurables doivent-elles faire renoncer à traiter celles qui peuvent

---

(1) Une maladie n'est incurable que parce que nous n'avons pas entre les mains les moyens ou les instrumens nécessaires à sa guérison. Ce vice de la médecine, si toutefois c'en est un, ne lui est point particulier, il est commun à tous les arts. Le forgeron ne peut forger sans fourneau, sans marteau, sans enclume ; le navigateur faire route sans gouvernail, sans voiles, ou sans rames. S'ensuit-il que l'homme ne sait ni travailler les métaux, ni se conduire sur les mers? Quand le médecin n'a pas le temps de saisir tous les traits de la maladie ; quand ceux qui la caractérisent ne lui sont pas suffisamment connus ; quand les moyens de guérison sont hors de sa portée, on doit dire que les instrumens de son art lui manquent : mais on ne peut rien conclure de là, contre l'existence réelle, les principes et l'utilité de l'art lui-même.

Voyez HIPPOCRATE Περι τέχνης.

être guéries ? Le travail infatigable et le temps dévoileront enfin des vérités que la nature nous cache encore ; ils porteront un jugement définitif sur les points litigieux ; ils nous apprendront peut-être les moyens de suspendre et de changer tous les mouvemens irréguliers de l'économie animale, sans aucune exception. En attendant, jouissons des vérités déjà conquises ; gardons un opiniâtre scepticisme sur tout ce qui n'est pas certain ; efforçons-nous sans relâche de reculer les limites d'un art dont le pouvoir est si précieux à l'humanité ; et si quelques objets résistent invinciblement à nos recherches, songeons qu'un problème est comme résolu, quand une fois on l'a reconnu pour véritablement insoluble.

§. VIII.

Examen de la sixième objection.

La sixième objection est beaucoup plus à la portée de tous les esprits : elle fait en général une grande impression, et il est aisé de voir que cela doit être ainsi.

Les écrivains de médecine sont divisés sur les principes : les praticiens le sont sur les

plans de traitement. On voit les systèmes, renversés les uns par les autres, se succéder avec rapidité : on voit les méthodes curatives subir les mêmes variations. C'est du moins ce qu'on croit apercevoir, au premier coup d'œil, quand on compare les prétentions et les récits de toutes les différentes sectes. Des artistes qui ne seroient d'accord, ni sur les généralités fondamentales de leur art, ni sur la manière d'en faire l'application, pourroient, il faut en convenir, inspirer quelque défiance à des juges peu crédules. S'il est vrai, le plus souvent, que lorsque Hippocrate dit *oui*, Galien dise *non*, n'est-on pas en droit de présumer que les règles d'après lesquelles ils observent et jugent, n'ont aucune base commune aux bons esprits ; que par conséquent elles sont, de part et d'autre, suivant toutes les apparences, également futiles et vaines? Il est peu de personnes instruites chez qui cette première considération n'ait fait naître des doutes ; il est même peu de médecins, du moins parmi ceux qui sont dans l'habitude d'éclairer et de surveiller leur raison et leur conscience, qu'une affligeante incertitude n'ait fait reculer d'effroi, dès l'entrée de la

carrière. Mais la lecture plus réfléchie des livres, l'examen plus attentif des diverses pratiques, surtout un coup d'œil plus profond, jeté sur la nature elle-même, doivent nous fournir les moyens de lever ces difficultés, si toutefois il est possible de le faire d'une manière satisfaisante.

J'observe d'abord que les opinions théoriques portant toutes, non sur les faits, mais sur la manière dont ils sont produits, il importeroit peu qu'elles différassent, pourvu que la pratique ne marchât qu'à l'aide des faits, et ne sortît jamais des indications qu'ils lui fournissent. Si, par exemple, les mathématiciens, tels que Pitcarn, ne se conduisoient pas autrement dans la curation d'une pleurésie, que les solidistes, tels qu'Hoffmann, ou les chimistes, tels que Silvius; si les uns et les autres ayant appris, par leurs observations propres ou par celles d'autrui, l'effet constant des remèdes qu'on peut employer en pareil cas, ne se servoient de leur hypothèse que pour lier en corps de doctrine toutes leurs idées; s'ils s'en tenoient obstinément pour former leurs vues de pratique, au simple résultat de l'expérience : il est clair que ces différentes sectes

ne seroient opposées les unes aux autres que sur des points tout-à-fait étrangers au véritable objet de l'art, et que nous devrions regarder ces oppositions de principes avec la même indifférence que les gens sensés regardent, en morale, toutes les opinions qui n'influent pas sur la conduite.

Si chaque secte, au contraire, non contente d'avoir fait cadrer, à tout prix, son hypothèse avec les faits, en vient jusqu'à prétendre asservir les faits à son hypothèse; si elle veut que la nature obéisse à des rêves, ce n'est pas à l'art qu'il faut s'en prendre; il n'y est pour rien; et les erreurs qui résultent de là tiennent même uniquement à la violation de ses règles fondamentales. Les folies et les absurdités n'anéantissent point la sagesse et la raison; au contraire elles les supposent. Le désordre en effet suppose l'ordre, et le mensonge la vérité; car les contraires ne sauroient se concevoir sans leurs contraires. Ainsi l'on peut affirmer que l'art existe par la même raison qui fait avancer qu'il n'existe pas, c'est-à-dire parce que la méthode de philosopher, que l'esprit de système y porta tant de fois, diffère essentiellement de celle qui mène à des conclusions

certaines ou de la bonne méthode, dont nous n'aurions sans doute aucune idée, si elle n'étoit pas dans la nature (1).

Ne mettons, au reste, ni trop, ni trop peu d'importance aux théories. La seule théorie qui n'égare jamais n'en mérite pas le nom, à proprement parler. Elle ne va pas plus loin que l'observation : elle n'est que l'observation elle-même. Les autres se hâtent de ranger d'avance tous les faits sous des principes généraux qui ne se rapportent qu'à un petit nombre d'entre eux ; par conséquent elles doivent nous induire presque toujours en erreur. Elles peuvent cependant nous faire rencontrer juste quelquefois ; car les plus absurdes de ces théories se sont appuyées, dans l'origine, sur des expériences

---

(1) Il ne suffit pas de prouver qu'on a mal raisonné en médecine : pour tirer de là quelque conclusion contre cet art, il faudroit prouver qu'on ne peut pas y bien raisonner. « Tous les arts, dit Hippocrate, sont dans la nature : si nous l'interrogeons convenablement, elle nous révélera toutes les vérités qui tiennent à chacun d'eux ; elle nous garantira des erreurs que l'ignorance ne manque jamais d'y introduire. L'art doit alors s'épurer : mais l'art existoit malgré ces défauts. »

incontestables. Le sort de leurs auteurs a été de donner à ces expériences une signification trop étendue; de faire un système complet de ce qui pouvoit à peine fournir quelques vues de détail. Quand on veut expliquer l'économie animale par les lois de la mécanique, de la physique, de la chimie, ou par quelque hypothèse philosophique puisée ailleurs que dans l'observation même du corps vivant, on se trouve arrêté, pour ainsi dire, à chaque pas : les exceptions à la règle deviennent bientôt plus nombreuses que les faits qui s'y trouvent conformes : et non-seulement on est forcé de reconnoître combien ces hypothèses sont insuffisantes pour lier les fragmens de la science; mais on s'aperçoit facilement qu'elles entraînent des fautes sans nombre dans la pratique. Ira-t-on conclure de là qu'il n'y a rien de chimique, de physique ou de mécanique dans les fonctions vitales? on auroit bien tort, sans doute; et s'il en étoit ainsi, qui jamais eût trouvé, qui même jamais eût cherché de pareilles explications? Les bons esprits les rejettent, non parce qu'elles n'expliquent rien, mais parce qu'elles n'expliquent pas tout; parce qu'elles ne sont rigoureusement

applicables qu'aux mêmes faits, plus ou moins nombreux, dont on les a tirées; et s'il est vrai que leurs sectateurs les plus raisonnables les abondonnent au lit des malades, peut-être n'ont-elles pas, à beaucoup près, toutes les mauvaises conséquences qu'on devroit en redouter.

Une preuve que la nature corrige sourdement par l'expérience, ce que les principes peuvent avoir de vicieux, et qu'elle force les médecins qui ne sont pas entièrement dépourvus de jugement et de tact, à suivre une méthode à peu près uniforme : c'est que, malgré le ton décisif dont on affirme le contraire, la pratique de tous les siècles est au fond la même. Les tableaux de maladies que nous ont laissés les anciens sont encore frappans de vérité : on enseigne dans nos écoles, leurs règles de diagnostic et de pronostic : nos indications générales de traitemens sont absolument les mêmes que les leurs; nous les traçons d'après les mêmes motifs. Depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, il est sûr que tous les bons observateurs ont retrouvé ce qu'il avoit vu. Arétée, Alexandre de Tralles, Aëtius, Cœlius-Aurélianus, Celse, Galien, sont encore souvent pour nous des

guides sûrs. Dans notre Europe moderne les restaurateurs de la médecine les ont suivis pas à pas. Sennert et Lommius n'ont fait que les abréger, et mettre leurs observations dans un meilleur ordre. Vallesius, Duret, Houllier, Prosper Alpin, Baillou, Prosper Martian, Fernel, Rivière, et tant d'autres qu'il seroit trop long de nommer, leur doivent tous leurs succès : c'est en se faisant leurs disciples qu'ils ont mérité d'être placés à côté d'eux; et dans ce siècle même, où des travaux sans nombre ont enrichi l'art de quelques découvertes réelles, les médecins dignes d'être comparés à nos premiers maîtres n'ont obtenu cet honneur, n'ont appris *à les surpasser quelquefois qu'en les imitant presque toujours.*

On peut donc nier que la pratique ait en effet changé d'un siècle à l'autre: on peut nier que les vues des bons praticiens diffèrent essentiellement. La grande quantité de points dans lesquels elles se trouvent entièrement conformes, ne prouve pas mieux l'éternelle régularité de la nature que l'inébranlable certitude de l'art. Elle prouve l'une, parce qu'elle prouve l'autre; car si, dans des circonstances données, la nature

produit toujours les mêmes phénomènes; et si l'art peut changer, à son gré, plusieurs de ces circonstances, ce qui ne sauroit être mis en doute, il s'ensuit qu'il peut agir efficacement sur les phénomènes, puisque ces derniers doivent dépendre de lui, précisément au même degré.

Maintenant je rentre dans l'histoire; et je dis que la puissance de l'art s'est toujours exercée par les mêmes moyens. A quelque temps de la médecine qu'on se transporte, quelque secte, ancienne ou moderne, étrangère ou nationale, qu'on interroge, on retrouve toujours les mêmes motifs généraux, les mêmes règles, les mêmes plans. Les praticiens ont toujours combattu l'état inflammatoire par la saignée et le régime antiphlogistique (1): ils ont toujours conseillé les vomitifs dans l'état de plénitude de l'estomac, les purgatifs dans celle des intestins; pour la sécheresse, la tension, la roideur, ils ont toujours ordonné les bains tièdes; pour le relâchement et la foiblesse les bains froids, les toniques. Ils proposont tous éga-

(1) Il faut en excepter quelques modernes; on verra bientôt pourquoi.

lement d'évacuer le superflu, de restituer ce qui manque, d'exciter la nature languissante, de réprimer sa fougue tumultueuse. En un mot, il n'est aucune maladie douée d'un génie constant, que la saine pratique ne traite aujourd'hui par les mêmes remèdes, ou du moins par des remèdes du même genre qu'autrefois.

Ce qui peut, au reste, occasionner quelque confusion à cet égard, c'est que tous les écrivains ne donnent pas les mêmes acceptions aux mêmes mots. L'un entend par *fièvre ardente*, une vraie fièvre inflammatoire (1), et conseille la saignée ; l'autre désigne sous ce nom, une maladie de la classe bilieuse, et proscrit toute évacuation de sang. En paroissant se contredire, ils n'en sont pas moins d'accord sur les principes fondamentaux des indications : ils disent les mêmes choses en d'autres termes ; ils diffèrent seulement par la langue particulière que chacun d'eux emploie. Car toutes les fois qu'au lieu de donner un nom à la ma-

---

(1) Les anciens, par exemple, regardoient le *corium* inflammatoire comme un produit bilieux ; plusieurs modernes ont confondu certaines fièvres bilieuses avec les maladies inflammatoires, etc. etc.

ladie, ils la décrivent; toutes les fois qu'ils cherchent à nous montrer, dans la juste estimation des symptômes, les motifs de leur plan de traitement : ils s'éloignent si peu les uns des autres, qu'un lecteur instruit devine sans peine d'avance, non sans doute leurs formules précises, mais le but très-déterminé qu'ils veulent atteindre, mais la nature particulière des moyens qu'ils mettront en usage. J'en appelle, sur ce point, au témoignage des personnes qui ont lu les observateurs avec l'attention convenable.

Oui, la pratique des bons médecins est uniforme, dans tous les siècles et dans tous les pays, comme la nature elle-même. Elle l'est autant; il ne faut pas prétendre qu'elle le soit davantage : car le cours des siècles apporte des changemens notables dans les maladies; et les climats leur impriment certains caractères propres à chacun d'eux. Mais l'art n'établit pas mieux la solidité de ses principes, en constatant la marche de la nature dans ses règles, qu'en l'épiant dans ses exceptions.

On insistera peut-être; et l'on dira qu'une pareille considération, quelque poids qu'on lui donne d'ailleurs, n'explique point ces

éternelles contestations qui produisent, au lit des malades, tant de scènes scandaleuses, ou ridicules. Si les médecins qui écrivent sont d'accord, ceux qui parlent ne le paroissent guère ; et s'il est possible de rapprocher les uns entre eux, il l'est assurément fort peu de prêter aux autres les mêmes vues.

En répondant qu'il suffit de prouver rigoureusement la certitude de la médecine, telle que la nature bien interrogée l'enseigne aux hommes ; que d'ailleurs on peut abandonner la cause de ceux qui l'exercent, en laissant à chacun d'eux le soin de se défendre lui-même : je n'aurois justifié ni l'opposition des écrivains dont je viens de parler, ni celle des praticiens, sur laquelle l'objection porte particulièrement. En ajoutant que l'amour-propre ou d'autres passions plus viles sont d'ordinaire l'unique source des contestations entre ces derniers, et que de misérables intérêts n'égarent leur jugement, qu'après avoir corrompu leur conscience : je les justifierois encore plus mal ; et cette manière de les juger, seroit, j'ose le dire, aussi peu digne de moi, que du corps de savans le plus respectable, peut-être, qui ait existé dans

tous les âges (1). Non, sans doute, les médecins ne sont point autant de jongleurs avides, se servant de tous les moyens pour faire valoir chacun sa drogue, et dépriser celle qui se débite sur le tréteau voisin : non, la bonne foi, la candeur, l'amour de la vérité, l'amour du genre humain, au service pénible duquel leur art les dévoue, toutes les affections de l'homme sensible et tous les devoirs de l'homme juste, ne sont point étrangers à leur cœur. Plusieurs d'entre eux pratiquent dans le silence les vertus pénibles de leur état. Ils se jugent eux-mêmes avec sévérité ; ils jugent leurs confrères avec indulgence. Ils combattent des avis hasardés, non parce que ces avis ne sont pas les leurs, mais parce qu'ils les croient dangereux. Ils concilient tout ce qui peut l'être, sans préjudice pour les malades : et s'ils s'élèvent avec force contre l'ignorance ou l'astuce, c'est un devoir sacré qu'ils remplissent avec peine ; l'imputation qu'ils ne cher-

(1) Il seroit trop absurde de dire qu'il n'y a point de charlatans parmi les médecins : mais il est d'une grande injustice d'établir que le plus grand nombre sont des charlatans.

chent tous qu'à se contredire, que la paix est à jamais bannie de leurs discussions, doit être regardée comme d'autant plus injuste, qu'on veut la rendre plus générale. On a vu dans tous les temps des médecins, on en rencontre encore un grand nombre dans tous les pays, qui s'excitent les uns les autres au bien, par de nobles exemples; qui s'encouragent dans leurs travaux, et confondent leurs lumières pour l'avantage de l'humanité.

Mais, sans entreprendre une vaine apologie, on peut répondre directement à l'objection. Quand deux médecins adoptent des vues contradictoires; quand ils conseillent des remèdes d'un genre différent, vous en concluez très-mal que l'un d'eux est nécessairement dans l'erreur. En restant opposés, ils peuvent avoir également raison; ils peuvent suivre des routes diverses, pour arriver au même but. Leur unanimité ne prouveroit pas qu'ils se conduisent bien; leur opposition ne prouve pas qu'ils s'égarent. Ceci demande quelque éclaircissement.

Dans chaque maladie, la nature emploie une certaine série de mouvemens, pour changer l'état morbifique et ramener la

santé. Ces mouvemens sont d'ordinaire les mieux appropriés à ses vues et à ses moyens ; et lorsqu'elle paroît entièrement libre dans son choix, elle les affecte de préférence, comme nous l'avons déjà dit ci-dessus. Mais la crise qui ne peut s'accomplir par un émonctoire, la nature la tente souvent par un autre ; elle fait par les sueurs ce qu'elle n'a pu faire par les selles ou par les urines. Il n'est aucun genre d'évacuation qui ne puisse être suppléé ; il n'en est aucun peut-être qui ne puisse être mis à la place de tout autre, quel qu'il soit. Or, la terminaison critique ne devant plus être la même, les efforts qui la préparent, et l'ordre dans lequel ils sont enchaînés, éprouvent des changemens analogues. La nature peut donc employer, presque toujours, plusieurs méthodes différentes en tout point. J'ai déjà cité la pleurésie pour exemple : on peut en dire autant de la fièvre ardente, qui se guérit, tantôt par des saignemens de nez, tantôt par des sueurs, ou par une diarrhée bilieuse, tantôt par un mouvement fébrile, ou par une jaunisse critique.

Les maladies spasmodiques sont rarement susceptibles d'une solution franche et

complète : cependant le principe conservateur de la vie n'y reste pas dans l'inaction. Le flux hémorrhoïdal, certaines fièvres salutaires, ou d'autres incommodités plus régulières et plus propres à subir une bonne crise, sont des ressources que ce principe semble se ménager pour les cas opiniâtres, et desquelles il fait usage lorsqu'il ne peut rien tenter de mieux. Quelquefois même il se sert alors de mouvemens convulsifs, plus ou moins violens. Ce dernier moyen est à la vérité précaire et dangereux : il réussit rarement ; presque toujours il aggrave, il peut même rendre mortelles les maladies où les nerfs et le cerveau sont essentiellement intéressés. Mais la proposition générale que j'avance n'en est pas moins certaine : il est encore certain, par conséquent, que les médecins peuvent, sans cesser d'imiter la nature, suivre des indications assez variées, et se tracer différens plans de curation.

Quoique la saignée et le régime anti-phlogistique soient parfaitement appropriés aux maladies inflammatoires, Van-Helmont et Lobb y faisoient de très-belles cures par les sudorifiques. Sydenham traitoit les affections dites vaporeuses, par les martiaux ;

Hoffmann, par les nervins et les gommes fétides; Boerhaave, par les savonneux et les fondans; Robert Whitt, par les stomachiques, le quinquina, les amers; Pomme, par les délayans, les bains tièdes, les bains froids; Barthès (1), par ce qu'il appelle la méthode perturbatrice, c'est-à-dire par l'alternative des calmans, des excitans, et des toniques; les Staalhiens, par les astringens modérés, et surtout par les aloétiques, dans la vue de provoquer les hémorrhoïdes, qu'ils regardent comme la crise par excellence de l'âge mûr et de la vieillesse.

Tous ces praticiens citent des faits à l'appui de leurs vues et de leur méthode : la plupart les racontent avec une bonne foi qui ne permet aucun soupçon; des expériences nouvelles et nombreuses ont même confirmé leurs résultats. Et quoiqu'il fût absurde d'en conclure que ces divers moyens peuvent toujours être employés indifférem-

---

(1) Ce professeur célèbre, plein d'érudition et de génie, a exposé ses principales vues dans un ouvrage extrêmement original, qui manque de clarté dans quelques endroits, mais qui méritoit un succès plus éclatant, et qui l'obtiendra tôt ou tard.

ment ; qu'ils sont également convenables dans toutes les circonstances : nous devons juger par là que les forces vivantes peuvent compenser ce défaut de précision rigoureuse, commun à tous nos plans de traitemens, et qu'elles savent, comme un habile ouvrier, employer les instrumens qui leur sont offerts, dans l'esprit qu'ils exigent, ou qui leur convient le mieux.

Mais il y a plus. L'art peut remplacer, par des crises promptes, les efforts très-souvent incertains et lents de la nature : il peut la forcer, par des secousses inattendues, à rapprocher dans un petit espace de temps les tentatives qu'elle ne fait que de loin en loin : il peut lui imprimer des mouvemens qu'elle ignore, abandonnée à elle-même. C'est ainsi que les saignées copieuses *égorgent* dans le principe, suivant l'expression de Galien, certaines fièvres redoutables : c'est ainsi que les vomitifs, et surtout les antimoniaux, emportent tout à coup des douleurs pleurétiques, ou rhumatismales, plusieurs espèces d'ophthalmies, de maux de gorge, et qu'ils font cesser, comme par enchantement, certains délires furieux, et même quelques hémorrhagies utérines.

Chaque médecin, plein des objets qu'il a vus et vérifiés lui-même, se confiant, avec raison, dans les remèdes dont il a constaté les bons effets, emploie de préférence ces remèdes, toutes les fois qu'il retrouve des cas semblables. Cette conduite n'est pas seulement très-naturelle ; elle est aussi la plus raisonnable et la plus utile. Personne, sans doute, n'est en droit de penser que le moyen qu'il conseille soit le seul, ou le meilleur ; mais quand il l'a vu réussir souvent, quand il en connoît, par sa propre expérience, les indications et l'emploi, c'est le meilleur pour lui ; c'est quelquefois le seul auquel il puisse s'en rapporter.

En traçant le tableau des maladies, les récits ou les livres ne nous transportent jamais véritablement en scène : en rendant compte des effets d'un remède, ils n'en donnent que des idées fort incomplètes, et souvent capables d'induire en erreur. Les descriptions sont rarement fidèles et pures ; et même le fussent-elles toujours, il est impossible qu'elles embrassent tous les détails, qu'elles saisissent toutes les nuances. Le vague des dénominations vient jeter une nouvelle confusion dans le tableau. Qu'est-ce qu'une

fièvre putride? une fièvre maligne? une maladie nerveuse? Si l'on se contente de décrire les phénomènes, en suivant avec exactitude l'ordre de leur succession, l'on fera sans doute beaucoup mieux; l'on fera même à peu près tout ce qui est possible, lorsqu'on ne peut pas offrir immédiatement aux yeux les objets eux-mêmes. Mais la physionomie et l'âme manqueront toujours à ces images, trop indéterminées pour laisser des empreintes durables, trop incertaines pour remplacer en aucune manière la nature. Il suit de là, que chaque médecin peut avoir sa matière médicale, et que la matière médicale ne sauroit être bien enseignée, qu'au lit même des malades (1).

---

(1) La manière rapide et générale dont je parcours mon sujet, m'empêche d'entrer dans le détail des preuves pratiques. Je me borne aux remarques suivantes :

1°. Certaines évacuations sont salutaires dans certains cas déterminés; et ces évacuations peuvent être produites à volonté, par le moyen de certaines substances. De cela seul, je conclus que l'art existe. La purgation guérit : la rhubarbe purge; donc la médecine n'est pas un art chimérique.

Je vais plus loin. Pour que la médecine ne pût pas

Le lecteur me demanderoit-il de répondre au scepticisme, ou même à l'absolue incrédulité de quelques médecins ? d'en re-

---

véritablement être réduite en art, il faudroit que toutes les substances qui agissent sur le corps vivant, y produisissent des effets uniformes; qu'elles ne pussent l'affecter que d'une manière toujours la même. Du moment où j'observe que certains alimens, certaines boissons, etc., produisent des effets différens, ou bons, ou mauvais, j'en tire des règles pour leur emploi : je me sers de ces règles pour conserver la santé, pour guérir les maladies : la médecine existe pour moi; elle existe comme un art véritable.

2°. Les règles du pronostic ont été portées à un très-haut degré de certitude; ce qui ne prouve pas seulement l'uniformité des lois de la nature, mais encore l'enchaînement des symptômes sensibles avec les mouvemens cachés qui ont lieu, ou qui se préparent. D'un autre côté, l'action des principaux remèdes ne peut être révoquée en doute : personne n'a poussé l'incrédulité jusqu'à prétendre que les purgatifs ne purgent pas, que les vomitifs ne font pas vomir. Or, si l'on prévoit les crises favorables ou funestes; si les remèdes ou le régime peuvent seconder les unes, et prévenir les autres, ce qui résulte clairement des effets que tout le monde leur reconnoît : ne voilà-t-il donc pas des bases solides pour la médecine ?

3°. L'art guérit des maladies que la nature ne guérit jamais, ou presque jamais : telles sont les fièvres

chercher les causes? d'en examiner les motifs? Je ne crois point cela nécessaire. Dans les objets de discussion, les opinions parti-

intermittentes malignes, les hydropisies dépendantes de profondes obstructions des viscères du bas-ventre, etc. etc. Dans celles que la nature guérit, l'art peut d'ordinaire lui faire produire des mouvemens plus sûrs et plus rapides. Ce ne sont pas des raisonnemens hypothétiques qui nous l'apprennent; c'est l'observation, c'est l'expérience dépouillée de tout préjugé.

4°. L'on objecteroit en vain que la nature guérit seule les maladies : cela n'est pas vrai pour quelques-unes des plus graves, et en particulier pour les accidens causés par les poisons, dont le caractère est précisément d'être au-dessus des forces vitales. La nature ne guérit que dans certaines circonstances et sous certaines conditions : mais l'art peut changer les unes, et remplir les autres.

« Celui qui dit que les maladies se guérissent d'elles-mêmes, énonce une idée fausse, ou ne sait ce qu'il veut dire. Rien ne se fait de soi-même : tout dépend de causes ou de circonstances déterminantes. Cela n'est pas moins vrai pour les petits faits isolés, que pour ces ensembles de faits nombreux enchaînés les uns aux autres. Quand on parle de productions spontanées, l'on se sert d'un mot tout-à-fait vide de sens, et qui n'exprime rien de réel. »

HIPPOCRATE, Περὶ τέχνης.

culières doivent, en général, être regardées comme nulles : et quant à moi, je déclare franchement que je n'y reconnois d'autre autorité, que celle de la nature même des choses; c'est-à-dire de la raison, qui nous est donnée pour en rechercher les lois. Aux yeux de celui qui se laisse imposer par les jugemens humains, il n'est pas d'absurdité monstrueuse qui ne puisse devenir principe évident, vérité certaine; il n'est pas de vérité grande et féconde qui ne puisse passer pour une erreur dangereuse ou coupable. Si donc nous voulons savoir ce qu'on doit penser de la médecine, écartons de notre souvenir ce qu'en ont pensé les autres : recherchons, examinons, discutons. Les conséquences auxquelles nous conduit le bon emploi de notre raison, ne peuvent être infirmées par les opinions des plus grands génies eux-mêmes. Ce sentiment n'est pas une présomption vaine; c'est une juste confiance dans la nature, et dans l'instrument qu'elle nous a donné pour éclairer et diriger toutes nos recherches. Si nous raisonnons mal, nous avons tort : mais si nous raisonnons bien, nos résultats n'ont pas besoin d'être d'accord avec ceux que d'au-

tres ont tirés, pour avoir tous les caractères de la certitude et de l'évidence.

Ainsi je me contenterai d'observer qu'on ne trouve parmi les médecins détracteurs de leur art, aucun praticien recommandable; que ce sont, ou des spéculateurs dévoués aux sciences exactes, souvent étrangers à toute pratique, ou des hommes sans tact, que des malheurs constans en ont dégoûtés avec raison. Ceux-ci, voyant que leur médecine ne réussit pas, et sentant qu'elle est vague et sans base, n'imaginent point qu'il en puisse exister une dont les règles soient fondées, dont l'exercice puisse être véritablement utile : ceux-là, ne lui trouvant point la marche précise du calcul, ni ces formes rigoureuses qui sont, à leur avis, le seul *criterium* de la vérité, nient que l'application des remèdes (1) puisse jamais ac-

(1) Pitcarn énonce ainsi un problème : *Dato morbo, invenire remedium proportionatum* : « La maladie connue, y proportionner le remède. » Cette solution n'est impossible à trouver que pour le calculateur qui la veut mathématique et précise. Les problèmes pratiques des arts ne se résolvent pas ainsi. L'emploi des instrumens que l'homme y met en usage, n'est pas susceptible d'une précision absolue. Mais ils n'en sont

quérir une certitude plausible ; sans songer que chaque science a son genre de preuves, et que si l'homme avoit toujours réellement besoin de celles qu'ils exigent pour se décider, il resteroit éternellement dans le doute et l'inaction relativement aux choses les plus communes de la vie. La nature, dont les procédés sont nos uniques modèles, et dont nous sommes forcés, malgré nous, de suivre l'impulsion, puisque tous les objets sur lesquels nous voulons agir ne peuvent être modifiés que d'après ses lois, et puisque nous sommes nous-mêmes sous sa dépendance immédiate, comme tout le reste des êtres existans ; la nature ne porte dans rien l'exacte précision : elle semble avoir voulu se conserver partout une certaine latitude (1), afin de laisser aux mouvemens qu'elle imprime, cette liberté régulière, qui ne leur permet jamais de sortir de l'ordre, mais qui les rend plus variés, et leur donne plus de grâce. La

---

peut-être que mieux appropriés à notre nature et à celle de leur objet.

(1) Cette latitude correspond exactement à celle que l'art peut se donner dans la pratique, ou plutôt elle en fournit la mesure.

certitude rigoureuse, en prenant ce mot dans son acception la plus absolue, appartient exclusivement aux objets de pure spéculation: dans la pratique, il faut se contenter d'approximations plus ou moins exactes, que par cette raison on pourroit appeler *certitudes pratiques.* Il faut s'en contenter, parce que ce sont les seules auxquelles la nature nous permette d'arriver, et parce qu'elles suffisent à l'espèce humaine pour assurer sa conservation et son bien-être. S'il n'en étoit pas ainsi, non-seulement l'homme n'eût pu tenter aucun des travaux qui multiplient ses jouissances; mais, dès long-temps, il n'existeroit plus sur la face de la terre.

En médecine, tout ou presque tout dépendant d'un coup d'œil et d'un heureux instinct, les certitudes se trouvent plutôt dans les sensations mêmes de l'artiste (1), que dans les principes de l'art. Celui qui n'a point vu les objets, ne se fait aucune idée

(1) « Vous ne trouverez aucune mesure, aucun poids, aucune forme de calcul, à laquelle vous puissiez rapporter vos jugemens, pour leur donner une certitude rigoureuse. Il n'y a d'autre certitude dans notre art, que les sensations. »

HIPPOCRATE, Περὶ Ἀρχαίης ἰητρικῆς.

des preuves que fournit leur observation : celui qui n'y porte que des organes inattentifs ou peu sensibles, s'en fait des idées imparfaites et trompeuses. De là, l'on peut juger facilement pourquoi des médecins purement géomètres, ou spéculateurs, pourquoi aussi quelques praticiens malheureux, se sont élevés de bonne foi contre la médecine (1). Ces derniers se trouvoient à peu près dans le cas des philosophes, qui, d'après la seule lecture de nos écrivains, ont cru pouvoir prononcer sur les plus secrets mystères de la nature. Mais la nature s'est réservé le droit exclusif de les dévoiler elle-même aux seuls vrais observateurs.

Naguère il étoit du bel air, à Paris, de se

---

(1) Quant à moi, je certifie que j'ai souvent vu la médecine utile, et je crois qu'elle peut le devenir presque toujours. Il y a peu de maladies essentiellement incurables : l'art est loin de la perfection qu'il doit atteindre ; et les médecins, trop asservis aux pratiques routinières, négligent encore d'employer toutes ses ressources. Voilà pourquoi l'on ne guérit pas tous ceux qu'on pourroit guérir. Mais dans les cas mêmes les plus désespérés, il est du moins possible de pallier le mal et de soulager le malade, ce qui doit pourtant être compté pour quelque chose.

moquer de la médecine, de traiter son pouvoir de chimère. Cette manière de voir étoit accréditée par quelques médecins de réputation, qui pensoient, peut-être, donner une plus grande idée de la force de leur esprit, en foulant aux pieds le dieu même de leur temple. Des hommes de lettres, dont les vues hardies avoient attaqué tous les préjugés, la propageoient avec d'autant plus d'empressement, qu'ils s'étoient peut-être un peu trop habitués à prendre l'incrédulité pour de la philosophie. Tous ceux qui vouloient passer pour être, comme eux, au-dessus de toutes les superstitions, se croyoient obligés, en conscience, à répéter dans le monde les raisonnemens de Montaigne, les plaisanteries de Molière, ou les boutades de J. J. Rousseau. On entendoit dire et redire chaque jour, qu'il faut s'en rapporter, pour la guérison des maladies, à la nature prévoyante et sage, par ceux même qui ne lui reconnoissoient ni prévoyance, ni plan raisonné. Ceux qui nioient absolument toutes les causes finales, qui considéroient l'existence humaine comme l'effet de hasards successifs, ou du lent apprentissage de chaque organe, croyoient en même temps im-

possible de rien ajouter à ces hasards par des combinaisons réfléchies, de perfectionner cet apprentissage par des essais fondés sur l'observation.

Je n'examine point s'ils étoient en cela bien conséquens. Mais quel spectacle que de voir un médecin (1) traitant sa profession de charlatanerie, les connoissances qu'elle exige de frivole étalage, ses devoirs de vaines simagrées! S'imagineroit-il inspirer une grande confiance dans la droiture de son esprit, qué n'ont pas rebuté les études d'un art, selon lui, tout-à-fait trompeur? croiroit-il honorer son caractère, en affichant ainsi avec impudeur, que s'il pratique son art, c'est sans y croire, en se jouant avec cette audace de la crédulité des hommes? Non, sans doute. Le but unique de ce manége est d'attirer leur attention, par des opinions singulières, de leur imposer par le mépris

(1) On sent bien que je parle seulement ici de ceux qui continuent à exercer une profession dont ils désavouent les principes et nient l'utilité. Quant aux médecins qui, troublés par leurs doutes, prennent le parti de renoncer à la pratique, on ne peut assurément que louer leur probité, leur franchise et leur délicatesse.

même qu'on témoigne pour leur jugement. On veut se mettre au-dessus d'eux, en dédaignant ce qu'ils estiment : on croit se mettre au-dessus de tout, en affectant de dépouiller l'esprit de corps et l'intérêt personnel. Mais, le public a pu le voir par expérience, plusieurs de ces médecins n'ont été ni les moins avides, ni les moins adroits à profiter de ses caprices. Et quant à ceux dont l'âme n'est pas fermée aux sentimens de morale et d'humanité, n'ont-ils jamais songé que leurs maximes découragent les jeunes élèves (1) dans leurs travaux, les dégoûtent de leurs devoirs, les disposent presque toujours au charlatanisme le plus pro-

---

(1) Dans tous les genres, celui qui méprise son art ne peut jamais devenir un grand artiste. Et pour ce qui regarde en particulier la médecine, les études en sont si multipliées, si pénibles, souvent si dégoûtantes, qu'il est assurément bien nécessaire d'en inspirer l'enthousiasme à ceux qui s'y dévouent. Les bons praticiens sont tous des hommes pleins de confiance dans la médecine. Cette confiance est peut-être, en quelque sorte, autant la cause que le résultat de leurs succès : elle seule a pu les soutenir dans leurs travaux. L'incrédulité n'y enfante que la paresse ; elle ne fait que servir de voile à l'ignorance.

fond, le plus systématique et le plus coupable ? Ne sentent-ils pas que leurs plaisanteries attristent ou blessent un pauvre malade, dont elles attaquent les espérances les plus chères, et qui ne peut voir sans amertume combien il doit peu compter sur eux et sur l'assistance qu'il s'en promettoit ?

§. IX.

Examen de la septième objection.

Aux yeux de celui qui regarde les six premières objections comme insolubles, la dernière est entièrement superflue. Avant de l'examiner, il faut avoir reconnu que les autres sont susceptibles de réfutation : avant même de chercher à la résoudre, il faut les supposer entièrement résolues. Et dans cette hypothèse, la plus favorable à la cause de la médecine, que de difficultés ne reste-t-il pas encore à éclaircir ! que de doutes à fixer ! Car ses principes pourroient être établis sur des fondemens solides : le temps, suivant l'expression de Bacon, pourroit *les avoir enfantés* (1) avec lenteur ; des veilles opiniâtres

(1) *Medicina.... temporis partus.* Bac....

pourroient avoir joint ensemble tous les anneaux de la chaîne qu'ils doivent former : cela ne suffiroit pas encore. Ces principes ne deviennent véritablement utiles que par leur application : et si les études préliminaires que la pratique de la médecine exige sont au-dessus des forces communes ; si des obstacles sans nombre les interdisent à la plupart des esprits ; si des sources d'erreurs presque inévitables, s'y rencontrent à chaque pas : ne serons-nous point forcés de convenir que l'art pèche essentiellement par cette même disproportion de ses moyens avec nos forces, par cette impuissance où nous sommes en général, de lui faire remplir convenablement son objet ? C'est en effet un bien affligeant tableau que celui des difficultés qui s'opposent à son utilité réelle ! Quel est le médecin, un peu au fait de ce qui se passe journellement, qui n'hésiteroit pas à prononcer sans détour, si elle fait plus de bien que de mal, si son entière abolition seroit avantageuse, ou funeste (1)?

---

(1) Dans les pays où la médecine s'enseigne et se pratique d'une manière supportable, elle est d'une utilité directe : dans ceux où son enseignement et sa

Mais ce n'est pas sous ce point de vue qu'il faut envisager la question.

L'homme souffrant veut être soulagé : il le veut, non d'après les vues discutées du raisonnement, mais par l'invincible impulsion de l'instinct. De là, cette croyance universelle à la médecine, plus forte, quoi qu'on en dise, plus superstitieuse chez le pauvre et l'ignorant, que parmi les gens aisés et dont l'esprit a pu recevoir de la culture; chez les hordes sauvages, que parmi les peuples civilisés. Les villes ont des médecins : mais les campagnes ont des meiges, et les forêts de l'Amérique des jongleurs, qui, pour mettre en jeu toutes les fibres crédules du cerveau humain, joignent à la charlatanerie de leur art, une foule d'impostures religieuses.

Partout les hommes voient l'application de certaines substances, produire sur le corps de grands et salutaires effets : ils voient guérir par là des maladies graves, qui, faute de secours, sont ordinairement mortelles (1).

---

pratique sont mauvais, elle est encore indirectement utile, comme on va le voir dans un moment.

(1) Pour révoquer en doute l'action de la médecine,

En faut-il davantage, lorsqu'ils sont malades eux-mêmes, pour les déterminer à recourir

---

il faut une suite de raisonnemens subtils dont les hommes simples et grossiers ne sont pas capables. Les remèdes produisent sous leurs yeux des effets sensibles; ils changent l'état des malades; ils ramènent la santé. D'autres malades dans un état analogue, manquant de ces moyens de guérison, ou les dédaignant, empirent de jour en jour, dépérissent lentement, ou meurent tout à coup. Voilà les motifs de la croyance du peuple. Le peuple, et par ce mot j'entends le gros des hommes, se laisse guider par des raisonnemens simples et directs, tirés de données frappantes. Cette manière de procéder est peut-être peu piquante pour l'amour-propre et pour l'imagination : mais au fond, n'est-elle pas la plus sûre, aussi-bien que la plus facile? Les rêveurs et les esprits déliés, en s'écartant des manières communes de voir ou de sentir, ne sont-ils pas nécessairement exposés à tomber, par cela même, plus souvent dans l'erreur? Il y a des opinions absurdes dont les hommes d'esprit sont seuls susceptibles. Le sublime de la philosophie est de nous ramener au bon sens. Or, le bon sens est le produit de sensations nettes et distinctes : il rejette tout ce qui les contrarie, ou qui n'y tient pas immédiatement. Notre nature exige que nous considérions les objets par grandes masses, que nous en jugions par grands résultats, que nous les saisissions, en quelque sorte, par le gros bout.

aux personnes qui savent employer ces remèdes, pour se flatter de recouvrer par eux la vie et la santé? Cet espoir qui les porte vers les guérisseurs de tout genre, n'est pas le fruit de la réflexion; c'est un besoin véritable, inséparable de notre existence et de nos autres besoins. En vain attaqueroit-on ce penchant : en détruisant la médecine, on ne le détruiroit pas; et l'on ne feroit que livrer sans défense un plus grand nombre de victimes à l'ignorance audacieuse.

Je crois pouvoir aller plus loin. Puisque cette disposition nous est si naturelle; puisqu'elle se trouve liée à nos premières impulsions, elle est bonne en elle-même; elle n'a besoin que d'être dirigée. Or que faut-il pour cela? Il faut, d'un côté, que les vrais médecins s'efforcent de perfectionner la science par des travaux assidus; de l'autre, que le pouvoir public, par de bonnes lois de police, préserve le peuple de ses propres erreurs : car cet objet est du petit nombre de ceux qui ne doivent pas être abandonnés à une liberté sans bornes. Si l'on n'a donc, comme je le pense, que l'alternative de confier la vie des hommes aux élèves sortis de nos écoles, ou de la laisser à la merci des

jongleurs et des commères, ne vaut-il pas mieux encore s'en tenir aux premiers? et ne seroit-ce pas une philosophie bien fausse et bien meurtrière, que celle qui nous livreroit aux mains de leurs méprisables concurrens?

Qui ne connoît les troubles d'esprit, la foiblesse et la crédulité des malades? qui ne sait avec quelle assurance présomptueuse, chacun se mêle de leur conseiller son remède, sans connoître ni la maladie, ni le remède lui-même? Vous avez vu, sans doute, de ces malheureux, dont les amis, les connoissances, les voisins, les voisines, s'emparoient tour à tour, et qui n'avoient rendu mortelles des maladies guérissables par le repos et la diète, que pour n'avoir pas eu la force de résister aux importunités, aux menaces, aux promesses, et surtout à ces récits de cures merveilleuses dont la drogue est toujours enveloppée. Or est-il personne qui puisse se promettre d'avoir toujours cette force? Dans les momens où les organes ne sont plus en équilibre, croit-on que le jugement conserve le sien? La tête s'affoiblit avec les fonctions vitales, et par les mêmes causes: elle s'égare souvent d'une manière complète,

bien long-temps avant leur abolition, et même sans qu'elles paroissent sensiblement altérées. Une maladie légère peut rendre l'homme le plus sage, entièrement incapable de raisonner : le délire le met au-dessous d'un enfant. Dans le premier cas, ceux qui l'entourent le font vouloir; dans le second, ils veulent à sa place. Plus les circonstances deviennent alarmantes, et plus les avis deviennent tumultueux, précipités, incertains : plus les secours exigent de prudence, et plus on les multiplie sans ordre et sans objet précis. Pour sauver le patient de tant de déterminations aveugles, vacillantes, contradictoires, il faut une autorité qui captive sa confiance, qui puisse imposer à tout ce qui l'approche, confondre l'ignorance par l'ascendant des lumières, donner au traitement un esprit méthodique et de l'unité : il faut quelqu'un qui ordonné, afin que tout le monde ne veuille pas ordonner à la fois. Voilà le véritable rôle du médecin; voilà ce qu'on ne peut attendre que de lui : de sorte que s'il fait peu de bien, il prévient beaucoup de mal; et que même, fît-il quelque mal de son chef, il en empêcheroit encore davantage. Amis ou ennemis de la

médecine, c'est sans doute ce que personne n'osera nier.

Ainsi donc, malgré les vices presque universels de son enseignement; malgré l'imperfection de sa pratique, dont mon but n'est pas de faire une peinture trompeuse; malgré les obstacles de toute espèce qui s'opposent à ses progrès : les esprits justes, après un examen plus réfléchi, sont forcés de reconnoître son utilité réelle, même dans les suppositions les moins favorables à sa cause. De leur côté, que les âmes sensibles se rassurent : bien loin d'être, comme l'affirment quelques déclamateurs, un fléau de l'humanité, la médecine en est au contraire l'espérance, la sauve garde; elle lui promet, pour l'avenir, des ressources qui doivent devenir de jour en jour plus étendues et plus efficaces.

En effet, et cela résulte de tout ce qui précède, la médecine étant dans la nature, ainsi que les autres sciences et les autres arts, elle a, comme eux, ses bases éternelles et ses moyens de perfectionnement. Les besoins lui donnèrent naissance : le temps et l'observation l'ont agrandie et cultivée : ils ont déjà porté la lumière dans

une foule d'objets qui n'en paroissoient pas susceptibles, ils ont soumis à l'analyse ce qui sembloit s'y refuser. Quelles bornes oseroit-on prescrire à des découvertes dont les sujets sont placés sous nos yeux, dont le but nous touche immédiatement, et pour lesquels il suffit de nos sens bien dirigés? Qui pourroit dire : « L'esprit de l'homme ira jusque-là; il ne passera pas outre? » Sans doute la mesure de ses sensations est celle de sa perfectibilité : mais qui la connoît, cette mesure? qui sait jusqu'à quel point les sensations peuvent être perfectionnées elles-mêmes? Dans ce qui leur est étranger, il n'y a ni plus, ni moins d'évidence; il y a ténèbres complètes. Mais, dans tout le reste, il n'est rien que nous ne puissions éclaircir. Plus nous savons, et plus nous avons de moyens d'apprendre. Nos espérances et notre ambition peuvent embrasser, en quelque sorte, l'infini. Et si l'on parvient à perfectionner les méthodes qui soulagent la mémoire; si, à mesure que nos connoissances se multiplient, nous savons les rattacher à des résultats qui les renferment toutes véritablement : elles seront aussi étendues que sûres, d'une application

aussi aisée que précise ; nous pourrons les avoir toujours à nos ordres, et nous en servir sans effort à tout instant. C'est peut-être en médecine que ces classifications analytiques sont le plus nécessaires : elles y sont peut-être aussi le plus faciles. La nature semble nous y porter d'elle-même, et souvent comme malgré nous. Au lieu de résister à ses impulsions, nous n'avons qu'à les suivre religieusement : nous n'avons qu'à la consulter avec confiance et réflexion ; elle ne demande qu'à se dévoiler à des yeux dignes d'elle.

§. X.

Conclusion.

Oui, j'ose le prédire : avec le véritable esprit d'observation, l'esprit philosophique qui doit y présider va renaître dans la médecine ; la science va prendre une face nouvelle. On réunira ses fragmens épars, pour en former un système simple et fécond comme les lois de la nature. Après avoir parcouru tous les faits ; après les avoir revus, vérifiés, comparés, on les enchaînera, on les rapportera tous à un petit nombre

de points fixes, ou peu variables. On perfectionnera l'art de les étudier, de les lier entre eux par leurs analogies, ou par leurs différences, d'en tirer des règles générales, qui ne seront que leur énoncé même, mais plus précis. On simplifiera surtout l'art, plus important et plus difficile, de faire l'application de ces règles à la pratique. Alors, chaque médecin ne sera pas forcé de se créer ses méthodes et ses instrumens : d'oublier ce qu'on apprend dans les écoles, pour chercher dans ses propres sensations ce qu'il demanderoit vainement à celles d'autrui ; je veux dire des tableaux, non-seulement bien circonstanciés et d'une vérité scrupuleuse, mais formant un tout dont les diverses parties soient coordonnées. Alors, il ne sera plus nécessaire que le talent se mette sans cesse à la place de l'art : l'art, au contraire, dirigera toujours le talent, le fera naître quelquefois, semblera même en tenir lieu. Non que je croie possible de suppléer, par la précision des procédés, à la finesse du tact (1), et aux combinaisons d'un génie

(1) Les connoissances qu'on acquiert dans les écoles, ou dans les livres, ne peuvent donner ni cultiver la

heureux : mais le tact ne sera plus égaré par des images vagues et incohérentes, ni le génie enchaîné par des règles frivoles et trompeuses ; ils ne rencontreront plus, ni l'un ni l'autre, aucun obstacle à leur en-

---

sagacité des sens. Les règles de la poésie ne font pas un grand poète, ni celles de la musique un grand musicien. Le talent est rare, et ne se transmet pas. Les vraies connoissances de notre art ne sont qu'un ensemble, plus ou moins complet, de sensations recueillies au lit des malades : ces sensations ne peuvent être fournies que par les objets mêmes qui les produisent. Ainsi la lecture, à proprement parler, ne nous enseigne, en quelque sorte, que ce que nous savons déjà. Mais quand les livres élémentaires seront rédigés dans un bon esprit, ils indiqueront la véritable manière d'observer : quand ils présenteront les faits dans leur enchaînement et sous leur jour naturel, ils aideront à mieux voir les objets, à se retracer d'une manière plus nette les impressions qu'on en reçoit souvent au hasard. Ces livres-là ne feront pas perdre un temps précieux à graver péniblement dans la mémoire, des choses qu'on est trop heureux de pouvoir en effacer dans la suite : ils abrégeront, au contraire, ils aplaniront toutes les difficultés ; ils seront pour le jeune élève ce qu'est un maître habile, qui, pour mieux lui communiquer ses connoissances, s'efforce de le mettre dans les situations, et de lui faire employer les procédés par lesquels il les a lui-même acquises.

tier développement. Alors, des esprits médiocres feront peut-être avec facilité ce que des esprits éminens ne font aujourd'hui qu'avec peine : et la pratique, dépouillée de tout ce fatras étranger qui l'offusque, se réduisant à des indications simples, distinctes, méthodiques, acquerra toute la certitude que comporte la nature mobile des objets sur lesquels elle s'exerce.

En attendant, quoiqu'on puisse bien sans doute lui faire des reproches graves et fondés; quoiqu'il se trouve partout des médecins indignes de ce nom : les jugemens du public, qui les mettroient tous sur la même ligne, et confondroient le savoir et la vertu avec l'ignorance et le charlatanisme, seroient sans doute de la plus haute et de la plus choquante iniquité. Rien de plus propre à décourager le talent, à flétrir les cœurs honnêtes. Les gens du monde veulent avoir un avis sur tout ce qui fait le sujet des conversations. On parle de maladies et de médecins : ils veulent connoître les unes, ils veulent prononcer sur les autres. — Cette fièvre a été mal prise; on a fait telle faute; on eût dû faire cela. Tel médecin a tué son malade : si l'on eût employé tel remède, il

ne seroit pas survenu tel accident. — A ces décisions, aussi tranchantes que peu motivées, les gens de l'art devroient du moins répondre par le sourire de pitié qu'elles méritent. Bien loin de les accueillir eux-mêmes, de les appuyer, d'en repaître la malignité publique, ils devroient faire sentir à ceux qui les énoncent, combien l'on avilit sa raison, en jugeant de ce qu'on ignore; combien l'on insulte à toute justice, en voulant avilir ceux qu'on n'est pas en état de juger.

Qu'il est peu de personnes qui puissent prononcer à la fois avec impartialité, et avec une véritable connoissance de cause, sur les matières de médecine! Les lumières nécessaires pour cela n'existent que chez les médecins, et les médecins peuvent être souvent disposés à profiter de l'esprit de dénigrement qui règne dans les cercles; ils peuvent quelquefois saisir avec empressement les occasions qui les dispensent d'être équitables envers leurs confrères. Ainsi donc, d'un côté, le public n'est pas en droit d'avoir une opinion sur leur compte; d'autre part, l'opinion qu'ils cherchent à lui donner les uns des autres peut être assez

fréquemment suspecte. Il est incompétent, ils ne sont pas toujours sans préventions.

Si l'on se contentoit de conclure de la manière générale de raisonner de chaque praticien et de sa conduite dans les affaires de la vie, quelle tournure d'esprit et quel degré de moralité l'on peut en attendre dans l'exercice de son art ; si l'on ajoutoit à ces premières données, celles de ses succès et de ses malheurs : la confiance seroit moins aveugle, les censures moins injustes. Puisqu'on veut absolument juger les médecins, on ne devroit du moins pas sortir de là. Quant à ce qui les regarde personnellement, comme en se livrant à leurs injustices mutuelles, ils sont toujours passionnés ou de mauvaise foi, par quels motifs pourroit-on les faire rentrer dans les bornes de la raison et de l'équité? c'est à leur conscience, c'est au sentiment plus juste de leur propre dignité, qu'il faut en appeler auprès d'eux.

Mais, je le répète, il en est, il en est même un assez grand nombre, qui se plaisent à rendre hommage au mérite : il en est aussi qui joignent, et le talent aux vastes connoissances,

et l'humanité la plus touchante (1) à cette morale réfléchie qui cultive la vertu comme un art, qui fait remplir les devoirs comme on satisfait à des besoins. S'ils sont plus rares, il faut l'attribuer autant, peut-être, aux erreurs de l'opinion, qu'aux vices de nos écoles, ou de l'éducation générale. Pour les multiplier, il suffiroit de leur payer le tribut d'hommages qui leur est dû. Si je le réclame, c'est moins en leur faveur, qu'en faveur de ce même public qui les condamne avec tant de légèreté. Ils n'ont pas besoin de son approbation ; ils savent en apprécier les incertitudes. Mais cet encouragement est nécessaire à des âmes plus indécises, qui pourroient leur ressembler avec son appui. Considérez à quelles études sévères, à quels travaux rebutans ils se dévouent ! de quels sacrifices continuels leur vie se compose ! quels importans services peuvent en recevoir les individus, les familles, la socié-

(1) Dans tout le cours de cette longue guerre, les officiers de santé ont donné les preuves du plus généreux dévouement ; ils ont servi la patrie et la liberté avec un zèle qui honore la science, et qui leur assure la reconnoissance éternelle de leurs concitoyens.

té (1)! Ce ne sont pas seulement des victimes arrachées à la mort, ou à la douleur, qui les rendent recommandables : ce sont les inté-

---

(1) En insistant sur l'importance des travaux du médecin, je ne crois pas me laisser entraîner à ce sentiment personnel, qui nous exagère presque toujours celle des objets auxquels nous avons consacré notre vie : en montrant l'étendue des services que peut rendre un médecin éclairé, sage, vertueux, j'ai surtout en vue de faire sentir à ceux qui embrassent cette profession, toute la grandeur et toute la sévérité de leurs devoirs. Peut-être en effet n'est-il aucun état dans la société, dont les obligations soient plus variées, plus délicates, plus imposantes; où l'on ait plus besoin de se tracer d'avance à soi-même, un plan invariable de conduite; de soumettre, en quelque sorte, au calcul toutes les circonstances dans lesquelles on peut se trouver; de diriger toutes ses démarches d'après des règles sûres, auxquelles on puisse en rapporter tous les détails. Qu'on me permette quelques réflexions sur cet objet.

Sous certains rapports, la profession de médecin est une espèce de sacerdoce : sous d'autres, c'est une véritable magistrature. Comme dans les objets de ses travaux, il ne s'agit de rien moins que de la vie des hommes, son devoir de dire toutes les vérités utiles, de n'en altérer aucune, de donner à son esprit toute la perfection dont il est susceptible, devient si sacré, que la plus légère violation, le plus léger oubli, la

rêts les plus chers au cœur de l'homme remis entre leurs mains; c'est l'espoir d'un mari, d'une épouse, d'un fils éploré, d'un

---

moindre négligence sur chacun de ces points, a toujours quelque chose de véritablement criminel.

On peut considérer les devoirs du médecin par rapport à la science, par rapport à ses malades, par rapport à la société toute entière.

Le médecin doit à la science, ou, si l'on veut, à l'humanité (car l'utilité générale des hommes est toujours son dernier but); le médecin, dis-je, lui doit de rechercher dans les sciences collatérales ce qui se rapporte à notre art, ce qu'on peut y transporter sans hypothèse; de rechercher dans l'art lui-même, ce qu'il peut fournir aux autres sciences, surtout à celles qui lui servent de flambeau. Pour lui, l'amour de la vérité ne doit pas être seulement un penchant, une habitude; il doit être une passion : il doit avoir l'activité, les sollicitudes, les scrupules d'une passion véritable. Si le médecin vertueux ne peut se permettre de déguiser ou de taire la vérité, quand il croit l'avoir découverte, à plus forte raison ne peut-il négliger l'étude des moyens par lesquels elle se découvre.

Ses malades ont sans doute droit d'en attendre tous les soins, toutes les consolations. C'est peu qu'il sache médicamenter, il faut qu'il sache guérir. Et pour cela, il n'a pas moins besoin de connoître les divers effets des impressions morales, que ceux des remèdes, ou des

père, d'un ami tendre; c'est le sort des infortunés qui craignent de survivre aux objets de leur attachement; ce sont les secrets

---

alimens. Il faut qu'il soit initié dans tous les secrets du cœur, qu'il sache en remuer à propos toutes les fibres sensibles. Observez les médecins qui guérissent le plus; vous verrez que ce sont presque tous des hommes habiles à manier, à tourner, en quelque sorte à leur gré, l'âme humaine; à ranimer l'espérance; à porter le calme dans les imaginations troublées.

Car, pour employer avec fruit l'influence des passions dans le traitement des maladies, il est bien nécessaire d'avoir des notions exactes touchant les rapports et l'action réciproque de ces deux genres d'affections. On n'a pas moins besoin d'entendre le langage des unes, et l'art de les exciter, ou de les modérer, que de connoître les signes des autres, et les moyens d'en modifier les symptômes et le cours. Pour faire concourir tout ce qui environne un malade, au plan du traitement; pour animer les personnes qui le soignent des sentimens les plus propres à hâter sa guérison; en un mot, pour savoir toujours ce qu'il convient de dire, comme ce qu'il convient de faire, le médecin doit réunir à beaucoup de sagacité, beaucoup de discrétion et de tact.

Ses devoirs envers la société sont la communication franche et généreuse de toutes ses découvertes, l'emploi sage et patriotique de ses talents et de tous les moyens d'influence que sa profession lui donne. En

des familles confiés à leur sagesse, à leur probité fidèle; ce sont enfin la paix et l'espérance portées dans les âmes; quand ils ne

---

pénétrant dans l'intérieur des âmes, en s'associant, par l'empire d'une douce confiance, aux pensées et aux sentiments des familles, combien ne peut-il pas combattre des préjugés nuisibles! combien ne peut-il pas répandre d'utiles vérités! Cette influence, qui tient à la nature même de ses fonctions, a quelquefois des effets généraux très-étendus : elle devient une véritable puissance publique.

Dans l'ordre actuel des choses, un médecin peut rendre des services très-différens et très-nombreux à la société : mais chacun de ces services ne forme pas un ordre particulier de devoirs; il est possible de les ramener à quelques chefs principaux.

Le grand roi fait inviter Hippocrate à venir donner ses secours à la Perse, ravagée par une peste cruelle. Il lui offre toutes les richesses qui peuvent tenter son ambition, tous les honneurs qui peuvent flatter son amour-propre. Hippocrate répond : « J'ai chez moi le » vivre, le vêtement et le couvert, il ne me faut rien » de plus. Je n'irai point servir les ennemis de ma » patrie et de la liberté. » — Voilà le grand citoyen, voilà le sage ami des hommes, qui sert son pays par ce simple refus, comme Miltiade et Thémistocle par ces éclatantes victoires, dont le souvenir a depuis bien plus contribué qu'on ne pense, à l'affranchissement des nations.

peuvent plus donner que cela. Car tel est le charme de la vertu bienfaisante et courageuse, qu'elle n'a pas besoin de secourir le

---

Mon maître chéri, le respectable Dubrueil, enlevé si jeune encore, à la science qu'il agrandissoit chaque jour, à l'humanité dont l'amour remplissoit son âme, à l'amitié dont il sembloit être le génie; Dubrueil étoit allé passer quelques mois à Pézénas, dans la retraite du célèbre Vénel, son père en médecine. Au milieu des entretiens les plus attachans, au milieu des douces impressions de la plus belle nature et du printemps le plus fleuri, tout à conp il apprend que dans son pays natal, alors la province de Rouergue, il vient de se développer une maladie épidémique féroce, avec dépôt charbonneux et bubons, une vraie fièvre pestilentielle. Rien ne l'arrête : il part, il vole, et va se jeter au milieu de la contagion, pour porter à ses compatriotes, les secours de sa bienfaisance et de ses précoces talens. — Voilà le médecin vertueux, le citoyen dévoué.

Ces occasions signalées de servir son pays sont heureusement assez rares : elles le deviendront bien plus encore, à mesure que la police, l'hygiène, et en général l'art de la vie, feront de véritables progrès. Mais, comme nous venons de le dire, il est des occasions plus usuelles, où le médecin, remplissant, en quelque sorte, le rôle d'un magistrat, peut faire tourner au profit des lois, de la morale, de la raison, l'empire que lui donnent la confiance de ses malades, et l'intimité de

malheur pour le consoler, et que sa voix seule verse des douceurs sur toutes les plaies.

Mais, encore une fois, plus ils sont dignes

---

ses rapports avec les familles. Le plus grand bien qu'on puisse faire aux hommes, est incontestablement de répandre parmi eux des idées saines, de leur inspirer des sentimens généreux. Cet apostolat du bon sens et de la vertu est un devoir sacré pour tout être qui sent et qui pense : mais c'est un devoir bien plus pressant encore pour toutes les personnes dont les opinions peuvent facilement devenir des autorités.

En général, les médecins sont plus libres de préjugés que la plupart des autres hommes. L'habitude d'observer la nature leur fait voir à nu le fond de beaucoup de choses : elle leur donne un profond mépris pour les rêves des imaginations inquiètes ou désœuvrées, beaucoup de pitié pour cette foule de sottises consacrées qui gouvernent le monde. Or, il est impossible que la hardiesse de l'esprit ne communique pas, à la longue, de l'indépendance au caractère. Aussi les médecins dont le nom mérite de vivre dans le souvenir, ont-ils été, de tous temps, et de vrais sages, et des amis sincères de la liberté; appréciant d'une manière courageuse et calme, tout ce qui frappe de terreur, ou d'admiration les autres hommes. De tous temps, ces erreurs funestes, qui n'abrutissent point les esprits sans corrompre les âmes, ont trouvé dans leur sagacité et dans leur énergie, des ennemis d'autant plus redoutables, que leurs argumens contre les

de la reconnoissance publique, et mieux ils savent s'en passer : en faisant ce qu'il faut pour l'obtenir, ils établissent leur bonheur sur des fondemens plus solides. Et, si j'ose le dire, ils doivent s'habituer à la dédaigner, puisqu'il est souvent de leur devoir de braver l'opinion qui la dispense. Ne pouvant être jugés par les autres, il faut qu'ils apprennent à se juger eux-mêmes : ne pouvant être surveillés, ni par la loi, ni par l'œil du public, il faut que leur propre conscience les surveille sans cesse ; qu'ils se créent une existence intérieure, indépendante du blâme injuste, et des vains applaudissemens.

---

charlatans de toute espèce, s'appuient sur des faits physiques, et que pour en affoiblir la force, il faudroit pouvoir anéantir ces faits. Que les médecins poursuivent ; qu'ils continuent de remplir cette tâche respectable ; qu'ils deviennent les surveillans de la morale, comme ils le sont de la santé publique ; enfin que les gouvernemens libres et amis des hommes trouvent en eux, de zélés apôtres de la vérité et de la morale, dont la voix, répandant chaque jour dans le sein des familles, les lumières avec les consolations, fasse germer de toutes parts les semences de la raison, des véritables vertus, et par conséquent du bonheur.

Ils aiment leurs semblables ; ils aiment à les servir ; mais ils ne sont pas révoltés de leur ingratitude ; ils savent même y trouver des douceurs ignorées du vulgaire. Car de sentir profondément qu'elle ne peut refroidir leurs projets de bienfaisance, ni flétrir dans leurs cœurs les douces émotions de l'humanité, est sans doute bien au-dessus du plaisir que l'aspect de la reconnoissance procure.

A leurs yeux, comme à ceux du legislateur, il n'y a que des hommes : la vie du puissant ou du riche ne leur est pas plus précieuse que celle du foible et de l'indigent. S'ils se permettent quelques acceptions de personnes, c'est en faveur des bienfaiteurs de la patrie, des sages qui l'éclairent, des grands artistes qui l'honorent : s'ils pensent quelquefois pouvoir refuser leurs secours, ce n'est qu'à des malfaiteurs publics (1), contre qui la vengeance de la société se trouve quelquefois impuissante. Non con-

---

(1) On vient de voir ci-dessus, en note, quelle fut la conduite d'Hippocrate, dont les ennemis de la Grèce et de la liberté imploroient les talens et les secours.

tens de faire le bien, ils emploient tout l'ascendant de leur ministère à le faire aimer aux autres : non contens de se nourrir des leçons de la sagesse, ils emploient la confiance intime dans laquelle ils sont admis, à propager toutes les vérités utiles. Quand le devoir l'exige, ils savent braver les haines, les dangers, les contagions, et la mort. En les voyant entrer dans une ville pestiférée, ou respirer les vapeurs pernicieuses d'une fièvre maligne, vous les plaignez peut-être! Ah! c'est vous, sans doute, qu'il faut plaindre, si vous ne sentez pas que ce dévouement porte avec lui son salaire, que l'état de l'âme qui l'inspire est accompagné des plus douces comme des plus nobles jouissances!

Enfin, quand le moment approche de payer eux-mêmes le tribut inévitable qu'ils ont vu payer à tant d'autres, reportant les yeux sur la carrière qu'ils ont parcourue, ils n'y voient rien qui ne les remplisse du plus pur contentement : et leurs dernières paroles sont encore des actions de grâce à l'arbitre éternel de la vie et de la mort, et l'expression touchante d'une vertueuse sécurité.

Tel fut jadis le grand Hippocrate; tel étoit à la fin du dernier siècle, le sage et bon Sydenham, tels ont été, de nos jours, les Van-Swieten, les Dehaen, les Pringle, les Morgagni, les Rosen, les Antoine Petit, les Ribeiro Sanchez, les Dubrueil, etc., dont les travaux ont servi l'humanité, dont les noms sont la gloire de l'art, et dont l'exemple, offert à l'émulation de la jeunesse, peut encore servir à former, d'âge en âge, des hommes dignes de les remplacer (1).

---

(1) La question que nous venons d'examiner dans ses argumens principaux, pourroit se poser plus généralement et plus brièvement, à peu près de la manière suivante :

1°. Les phénomènes de la santé et de la maladie, les effets des alimens, des remèdes, et de toute substance capable de modifier l'état du corps vivant, ont-ils lieu suivant un ordre régulier?

2°. Cet ordre peut-il être soumis à l'observation?

3°. Ou, ce qui est la même chose, peut-on établir certains principes fixes sur la manière dont ces phénomènes, ou dont ces effets sont produits?

4°. Et, par une conséquence directe, peut-on établir d'autres principes correspondans, sur la manière de les produire par art, de les prévenir, ou de les faire cesser.

Ici, comme on voit, chaque terme de la question porte, en quelque sorte, avec lui sa réponse.

Mais il en est de cet énoncé si général, comme de presque tous ceux du même genre : on ne les entend bien, on n'en saisit bien le sens complet, qu'après avoir suivi toute la chaîne des propositions particulières qu'ils renferment et présentent en résumé.

P. S. Sur une observation d'un ami très-éclairé, je crois devoir ajouter ici, que quoique je n'admette pas la précision mathématique dans l'évaluation des certitudes relatives aux objets usuels de la vie, je suis bien loin de nier que la méthode générale du raisonnement se soit beaucoup perfectionnée par la considération plus attentive des procédés du calcul. Je n'ignore pas, d'ailleurs, que la langue algébrique a été employée, avec quelque apparence de succès, par des hommes d'un génie éminent, pour l'évaluation des probabilités, non-seulement de toute opinion qui ne peut être réduite en formule précise, vu la multitude et l'inconstance de ses données, mais aussi de la pluparts des événemens éventuels, de ceux même qui sont fondés sur les passions, bien plus inconstantes encore et bien plus mobiles, du cœur humain. Ces deux méthodes, je veux dire celle du calcul et celle de la saine métaphysique, s'éclairent mutuellement d'une vive lumière : de concert, elles ont déjà fait quelques pas nouveaux, qui ne peuvent être méconnus que des esprits inattentifs ; et tout annonce qu'elles sont à la veille d'en faire de bien plus importans. Il

faut convenir, de plus, que certaines parties de la physique animale, telles que l'appréciation des forces musculaires, la théorie de la vision, peut-être même celle de l'audition, ne paroissent guère pouvoir être traitées complétement, sans le secours des mathématiques. Mais les vrais géomètres sont ceux qui savent le mieux que le calcul ne s'applique pas à tout : et ce qu'il a de bien sûr encore, c'est que les différentes applications qui en ont été faites, jusqu'à présent, à l'art de guérir, loin de hâter ses progrès, l'ont infecté des théories les plus fausses et des plans de traitement les plus dangereux.





